

Journal d'un prisonnier de la guerre 14-18

par **Remy BONTEMPS**

de Houmart/Tohogne (1890-1965)

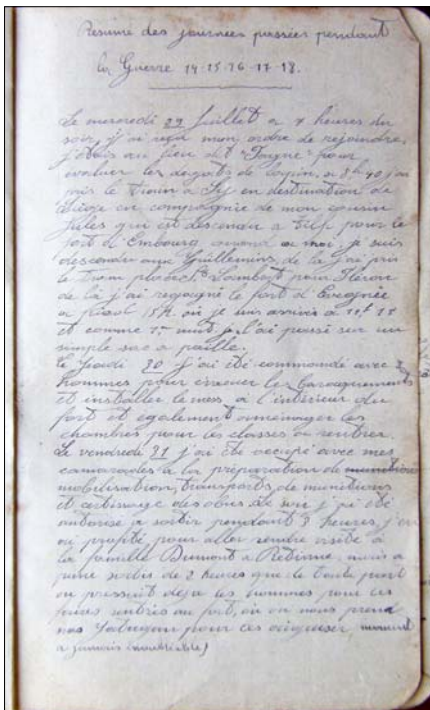


Photo d'identité de Remy Bontemps en 1919.

Remy Bontemps, l'auteur de ce journal, naquit à Houmart-Tohogne le 18 octobre 1890. Ses parents, Léon Bontemps (1858-1912) et Marie Borlon (1852-1938), étaient de petits cultivateurs exploitant une ferme à Houmart/Tohogne. Il avait un « petit » frère, Joseph, né en 1895. Remy perdit son père alors qu'il avait 21 ans. La responsabilité de l'exploitation agricole lui revint donc. Deux ans et demi plus tard, le premier conflit mondial s'annonçait. Aussi, le 29 juillet 1914 dut-il quitter sa famille, son village, pour rejoindre d'urgence le fort d'Evegnée. Quelques jours plus tard, c'était la guerre ! Dès ces moments tragiques, il commença à consigner dans un petit carnet, d'une écriture fine et appliquée, les événements marquants du début de la guerre, alors qu'il était combattant, et durant la très longue période qui suivit lorsqu'il devint prisonnier.

M. Philippe Bontemps de Houmart, petit-fils de Remy, vétérinaire et actuel bourgmestre de Durbuy, a tenu à nous prêter ce carnet pour que ne se perde pas le témoignage de son valeureux grand-père. Vous trouverez ici la reproduction complète de ce journal. Nous avons légèrement adapté la ponctuation, l'orthographe et la syntaxe, de manière à rendre le texte plus accessible et, dès lors, plus porteur, sans en trahir l'esprit.

Les personnes qui feront l'effort de lire intégralement ce petit journal prendront sans aucun doute la mesure des souffrances endurées par Remy Bontemps et ses compagnons d'infortune. Depuis pas mal d'années déjà, on a tendance à banaliser ce qu'ont vécu les prisonniers de guerre. Et si quelques lecteurs prennent conscience de l'injustice de cet état de fait, notre but sera largement atteint !



Première page du journal de guerre de Remy Bontemps.

Journal de Guerre de Remy Bontemps

Le mercredi 29 juillet 1914 à 7 h. du soir, je reçois mon ordre de rejoindre. J'étais au lieu-dit « Fagne » pour évaluer les dégâts de lapins. A 20 h. 40, je prends le train à Sy à destination de Liège en compagnie de mon cousin Jules qui descend à Tilff pour le fort d'Embourg. Quant à moi, j'arrive aux Guillemins ; de là, je prends le tram place Saint-Lambert pour Fléron ; de là, je gagne le fort d'Evegnée à pied (15 km) où j'arrive à 23 h. 15 et ma première nuit, je la passe sur un simple sac de paille.

Le jeudi 30, on m'ordonne d'évacuer les baraquements avec 2 hommes, d'installer le mess à l'intérieur du fort et également d'aménager les chambres pour les classes à rentrer.

Le vendredi 31, je suis occupé avec mes camarades à la préparation de la mobilisation, transport de munitions et sertissage des obus. Le soir, je suis autorisé à sortir pendant 3 heures. J'en profite pour aller rendre visite à la famille Dumont à Retinne, mais à peine sommes-nous sortis de 2 heures que de toutes parts on presse déjà les hommes pour les faire rentrer au fort où on nous prend nos yatagans pour les aiguïser (moment à jamais inoubliable). En même temps, on sonne l'alarme et tous les hommes prennent leur poste de combat.

Le samedi 1^{er} août : rentrée des classes du temps de guerre (classes 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2).

Le dimanche 2 : on organise les services (extérieur et intérieur). Le service extérieur comprend le service d'observation qui, pour nous, englobe les postes suivants :

1. la ferme du Foëtay qui se trouve dans la zone avant avec son poste de guetteur, la barrière du château de Cerexhe ;
2. le poste du clocher de Heuseux qui se trouve dans la zone des intervalles ;
3. le poste du clocher de Tignée qui se trouve dans la zone arrière avec son poste de guetteur, le frêne au coin de la ferme Lejeune ;
4. le poste du terail du Hasard avec le terail de la Lonnette.



Le village d'Èvegnée début 1900.

Alors, le service intérieur qui est réparti en 3 tours :

- 1) le tour de piquet qui assure le service dans les coffres flanquants et les coupoles de 5,7;
- 2) le tour de service qui assure le service dans les grosses coupoles;
- 3) le tour de repos.

En ce qui me concerne, mon service est réparti comme suit: je suis de 8 h. du soir à 4 h. du matin de piquet comme chef de coupole au local flanquant la poterne d'entrée; de 4 h. du matin à 12 h., de service dans la coupole de 12° de droite comme chef de pièce, pour régler les fusées, enlever les goupilles de sûreté et vérifier le pointage des pièces. Là arrive un petit accident au moment du départ du projectile: une fuite de gaz se produit

au coin de fermeture et vient gravement brûler un servent au visage et aux mains. On le transporte sanglant à l'infirmerie. Alors, de 12 h. à 20 h., semblant de repos sur un simple sac à paille toujours occupé car le nombre d'hommes est grand et le matériel de couchage très restreint: on a 1 lit pour 3 hommes dont on se sert tour à tour; comme pour le service, on dort habillé avec la carabine à côté de soi. A 20 h., de nouveau le service recommence.

La nuit de dimanche à lundi, nuit triste et lugubre; on est occupé, à l'extérieur du fort, aux travaux de défense. Chose sinistre: les hommes travaillent, à la lueur du phare et des lanternes, au placement de fils barbelés aux alentours du fort. De tous côtés, sur les routes et dans les prairies, on entend le beuglement plaintif des vaches réquisitionnées!

Le lundi, de grand matin, on apprend que le territoire est envahi par les Allemands. Les gendarmes et les gardes champêtres annoncent que l'ennemi a franchi la frontière.

On met le feu aux baraquements; on réquisitionne tous les ouvriers des charbonnages et tous les gens disponibles des environs pour dégager le champ de tir saccagé, tous les beaux vergers et les fermes des environs. Alors vers 9 h., on donne le signal d'alarme (5 coups de canon tirés par la coupole 15-1), à quoi les forts voisins répondent. Alors commencent les péripéties terribles de la guerre.

Le mardi 4, l'ennemi tente un premier assaut sur le fort de Barchon mais il est très saccagé par les 3 forts: Barchon, Pontisse et Èvegnée.

Le mercredi 5, il tente à nouveau de s'avancer dans la direction du fort d'Èvegnée. Notre poste de Foëtay se retire mais, malgré cela, l'ennemi doit changer de direction. Pendant ce temps, une batterie amie s'installe à Cahorday en arrière du fort pour nous protéger. Dans l'après-midi, le fort détruit une batterie ennemie.

Le soir, les Allemands bombardent le fort de Barchon. La nuit: assaut de notre fort. Il se livre un terrible combat entre les deux infanteries. Cahorday bombarde pour nous protéger et nous envoie de l'infanterie pour défendre les intervalles. Vu le grand nombre d'ennemis, les Belges sont obligés de reculer mais, après quelques heures de lutte, les mangeurs de choucroute reculent à leur tour.

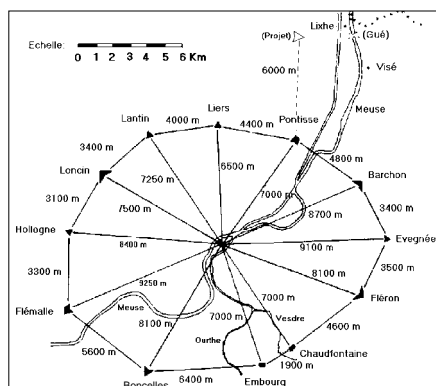
Le jeudi 6, la journée est assez calme.

Le vendredi 7, les ennemis tentent à nouveau de faire l'assaut du fort de Barchon mais, quoique étant très nombreux et très acharnés, ils se font non pas refouler mais complètement faucher par le feu de nos canons dans le fond de Bolland où ils arrivent comme dans un véritable tombeau, étant maintenus à distance par le fort de Barchon et canardés sur les deux flancs par les forts d'Èvegnée et de Pontisse. Après une demi-journée de lutte, ils sont obligés d'abandonner la partie.

Le samedi 8, l'ennemi attaque le fort de Barchon par un bombardement auquel le fort ne peut répondre car les postes d'observation ne peuvent renseigner l'emplacement des batteries ennemies. Le soir, on apprend que le fort s'est rendu.

Le dimanche 9, un officier parlementaire allemand et des officiers de Fléron arrivent au fort pour demander qu'on se rende mais on refuse net.

Le lundi 10, de 5 h. du matin à 7 h. du soir, a lieu un bombardement terrible de notre fort. Il nous arrive 199 obus de 42° dont la plupart minent ce à



Région fortifiée de Liège en 1914.

Extrait du site «<http://www.evegnée-tignee.be>»



Prise d'air au fort de Barchon.

quoi nous ne pouvions répondre, vu que les postes d'observation ne peuvent plus nous renseigner sur l'emplacement des batteries.

Le mardi 11, ils recommencent à nouveau le bombardement dont le tir est repéré au moyen d'aéroplanes. A 14 h., le feu cesse et à 14 h. 30 arrive un officier parlementaire; sur quoi, vu que le fort est complètement entouré et qu'il commence à tomber en ruine, que beaucoup de pièces sont hors service et que de toutes parts les communications sont coupées et qu'en plus le fort est miné par la Houillère du Hasard, le Commandant Genonceau se rend avec toute sa garnison. A ce moment, les hommes quittent leur poste de combat et se mettent en tenue pour quitter le fort. Pendant ce temps, les boches arrivent de toutes parts.



Le fort d'Evegnée: le peu qu'il en subsiste.

A 16 h., on nous fait sortir du fort et abandonner nos armes. En même temps, les mangeurs de choucroute prennent possession du fort et une partie se forme en haies sur la route pour nous escorter comme des assassins et des criminels.

A 16 h. 30, on se remet en route pour Herve où nous logeons dans l'église. M. le Curé, ainsi que plusieurs femmes dévouées de Herve, nous servent du pain et du café. Là, je dors, accoudé sur un banc, en compagnie de Baptiste Lombard d'Ocquier.

Le mercredi 12 au matin, on se met en route pour Aix-la-Chapelle (35 km), trajet long et pénible vu les conditions dans lesquelles on se trouve et par une chaleur très forte. A la sortie de la ville, l'infanterie qui nous accompagne est remplacée par de la cavalerie qui va bon train et qui fait beaucoup de poussière. On fait des étapes de

trois quarts d'heure à peine puis on tombe tous éreintés; après quelques minutes, on reprend encore un peu de courage et on continue sa marche forcée vers l'exil. Après bien des difficultés, on arrive aux portes de la ville où, pour nous rétablir, on nous fait faire le tour de la ville pour nous montrer au peuple qui nous accable d'injures, même de crachats (s'ils le pouvaient, ils nous frapperaient!). Après cette promenade forcée, on nous fourre dans une écurie où, je dois l'avouer, nous sommes très bien reçus par les soldats qui nous servent la soupe et nous donnent de la paille pour faire notre grabat qui nous semble être un bon lit, tellement nous sommes fatigués. Je couche en la compagnie de Jourdan de Durbuy, Gravier et Warzée de Petit-Han.

Le jeudi 13, on nous embarque dans des wagons de 4^e classe à destination de Sennelager où nous arrivons à la gare à 1 h. 30 du matin. Nous marchons alors pendant 15 minutes pour arriver au milieu d'une plaine qui devient notre chambre à coucher dans de la paille toute humide de rosée; de plus, on oublie de nous préparer le souper.

Le vendredi 14, nous bivouaquons sur le sable jusqu'à 4 h. de l'après-midi; alors, on nous répartit dans les blocs du camp où l'on est assez bien logé mais, malheureusement, ce ne sera pas pour une longue durée.

Le samedi 15, à ma très grande joie, je retrouve mon cousin Joseph. Jamais, je n'oublierai ce moment! Je suis à moitié soulagé d'avoir retrouvé un des miens après les instants critiques passés par l'un et l'autre; je dis à moitié car nous nous demandons tous deux où sont nos autres cousins et amis du village, vu que ces régiments ont été fort saccagés. Après une petite entre-

vue, ensemble nous allons serrer la main d'Emile Ringlet de Rencheux et nous avons également fait la connaissance du fils Lejeune de Renal, Marc d'Ouffet, Evrard de Hamoir et quelques-uns provenant du côté de Ferrières. Ah, si l'on se trouvait dans notre village! Mais dans ces conditions on ne fait que causer du présent et évoquer l'avenir qui semble bien sombre.

Le dimanche 16, la journée se passe comme un simple jour ouvrable.

Le lundi 17, à 7 h. du matin, on me met dans les rangs pour la formation des trains et à 5 h. du soir, on prend le train pour Munster où nous arrivons le mardi à 8 h. du matin. De la gare, nous sommes emmenés dans des tentes. Lors de mon passage dans le camp, j'ai vu mon



Munster (Allemagne) - Plaine de jeux pour prisonniers.

cousin Jules mais, hélas: pas moyen d'aller lui serrer la main! J'ai dû me contenter de lui lancer un petit bonjour. J'ai également vu mon voisin Destrée et Pirotin de Petit-Han. A notre arrivée, devant les tentes, on nous fait jeter nos pipes, tabac, cigares, cigarettes, allumettes, couteaux, fourchettes; puis, après bien des heures d'attente, on nous case dans de grandes tentes (500 par tente). On a à peine place pour se coucher et sommes sans feu et sans lumière et bien souvent sans pain et comme grabat quelques brins de paille sur le sable. On est obligé de se coucher tout habillé. C'est seulement alors que la vie de prisonnier commence. Je suis séparé de mes cousins et, quoique étant à un quart d'heure les uns des autres, impossible de se voir ni de communiquer ensemble. Puis on nous diminue encore notre ration de pain qui était déjà insuffisante. Bientôt on nous interdit d'acheter quoi que ce soit. Force est donc pour nous de manger son pain sec et découvrir ce que c'est les tortures de la faim. Le matin, on reçoit un petit gobelet de café; à midi, un peu d'eau chaude en guise de soupe et le soir un peu de café ou du thé. La ration de pain est de 250 g par jour.

Comme linge, on ne reçoit rien: on a une chemise et le caleçon que l'on avait pris avec. Quand on veut la lessiver, on doit tirer son plan. Quant à la discipline, elle est très forte. Ces bandits se servent de chiens pour agir. Un de mes camarades, après une longue course au pas de gymnastique, est tombé de fatigue et ces brutes l'ont tant frappé qu'ils lui ont cassé la jambe à coup de crosse! Oh! c'est ici que l'on apprécie bien l'expression: «Que les heures semblent longues loin de ceux que l'on aime!».

Ici, la plus grande distraction que l'on ait est de se promener du matin au soir dans un enclos en planches de 2 m de haut. De temps en temps, on se traîne jusqu'à la plaine en faisant semblant d'arracher des souches de sapin.

Par mesures hygiéniques, nous sommes vaccinés quatre fois: une première fois dans le bras contre la variole, 3 fois à 15 jours d'intervalle on nous a fait une injection au-dessus du sein gauche contre le typhus.

Entre-temps, j'ai fait la connaissance de Collard de Hamoir, Pirotton de My, Prévot de Nandrin, Paquot de Ferrières et plusieurs autres des alentours du pays.

Le dimanche, il n'y a pas de différence avec les autres jours. Tout de même, le jeudi 24 septembre, un prêtre est venu célébrer la messe au milieu de la cour devant une foule considérable. Comme sermon, il nous a d'abord lu l'évangile du dimanche précédent: «La résurrection du fils de la veuve de Naïm»; ensuite, il nous a fait un petit sermon, court mais très impressionnant. Il a fait la comparaison entre nous et le fils de la veuve. Une partie de nous, tombés sur le champ de bataille, étaient comme ce fils; nous autres, exilés en pays étranger, loin de notre patrie, loin de nos parents, de nos frères, sœurs et enfin de tous ceux qu'on aimait, étions aussi comme morts pour notre pauvre mère qui attend, anxieuse et éplorée, le retour de son fils chéri qui, hélas, est peut-être parti pour ne plus revenir. Après ces quelques paroles qui faisaient pleurer tout l'auditoire, il nous exhorte à prendre courage; après avoir été vaillant pour la Patrie, de se montrer vaillant et résigné pour le Christ en supportant courageusement toutes nos peines, à trouver le réconfort dans la prière et surtout dans la prière commune, ce que l'on a fait tous les soirs à partir de ce moment. Depuis, M. Jadoul, de la garde civique de Saint-Trond, récite le chapelet, puis, après des prières pour la Patrie, pour ses parents et amis, pour les blessés et malades et pour les morts tombés sur le champ de bataille.

Le 3 octobre, nous avons eu à nouveau la messe à 11 h. Le prêtre nous a fait un sermon sur l'évangile du dimanche: «Les Pharisiens questionnent Jésus».

La semaine passe sans incident. Le dimanche: pas de messe catholique: messe protestante. – 11^e dimanche de réclusion.

Le jeudi: messe à 11 h. avec sermon sur «La Guérison du fils de Capharnaüm».

Le dimanche 17: 12^e dimanche de réclusion. Le reste du mois se passe toujours de la même manière. Alors commence le mois de novembre.

Le 1^{er} novembre: fête de la Toussaint. Avant la guerre, belle fête, mais maintenant encore plus triste qu'un autre jour. Le lundi 2: jour des Morts. Nous avons eu l'office des Morts et nous avons pu communier pour nos parents défunts.

Le reste du mois se passe de la même manière que les autres.



Trois prisonniers belges au camp de Soltau (Allemagne) en 1915.



Chapelle au camp de Soltau.

Le 26, nous sommes dirigés sur Soltau (22 km à pied) où nous arrivons à 2 h. de l'après-midi. Nous sommes installés dans des baraques en planches. Là, on est un peu mieux ; on a un sac à paille et 2 couvertures. Quelques jours plus tard, on nous place le chauffage central et la lumière électrique. De la sorte, le temps passe un peu mieux.

Alors arrive décembre avec ses jours courts, froids et humides et ses longues nuits à passer misérablement sur son grabat. Les jours défilent comme les autres, bien tristes et longs en attendant le jour de la délivrance.

Le dimanche 13 arrivent de Munster mes cousins Jules et Joseph avec lesquels je peux communiquer librement ainsi qu'avec Charles Destrée, Gustave Etienne et d'autres camarades des environs. De la sorte, le temps passe beaucoup mieux.

Le samedi 19, messe à 8 h. du matin ; sermon sur la préparation à la grande fête de la Noël.

Le dimanche 20 : 21^e dimanche de réclusion.

Le mardi 22, j'apprends avec tristesse la mort de mon cher cousin Edouard Borlon, décédé à l'hôpital hier après une pleurésie qui l'avait atteint le vendredi 18. J'ai pu l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, en compagnie de Jules et Joseph. Nous avons eu la consolation de pouvoir l'ensevelir nous autres mêmes ; on l'a porté dans la tente/église où l'on a chanté l'absoute, puis on l'a mis dans un petit cimetière où le chef de baraque a prononcé un petit discours dont voici la teneur :

« Chers Frères d'armes,

Encore un qui s'en va ! Encore un que la mort fauche en pleine jeunesse. L'implacable trépas ne choisit pas ses victimes. C'est un père de famille qui tombe au champ d'honneur.

La mort capricieuse t'épargna dans les combats que nous livrâmes à l'envahisseur ; elle sembla t'épargner durant ces mois d'exil ; mais non ! Dans l'ombre, les Parques filaient ton destin. A présent, que tu pouvais espérer en l'avenir ; le fatal coup de ciseaux vient de couper le fil de tes jours.

Tu nous parlais souvent de ta femme, de ton fils, qui t'attendaient tout au fond des Ardennes, et comme nous, dans tes rêveries, tu voyais les yeux aimants de l'épouse, le front pur, les gestes naïfs de l'enfant. Pauvre être à qui l'on parlera un jour d'un père qu'il n'a jamais connu.

Ton épouse s'appliquera à remplir son jeune cœur de ton image ; elle lui parlera de toi, de ta captivité, de ta mort en terre ennemie et les vers du poète encore vrais : « Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur / Vos veuves au front blanc, lassées de vous attendre / Parlent encore de vous en remuant la cendre / De leur foyer et de leurs cœurs. ».

Nous, tes frères d'armes, si nous revoyons un jour notre Patrie, nous nous ferons un devoir sacré de dire à ta femme que ta dernière pensée fut pour elle, pour ton enfant ; nous les consolerons.

Dans nos vallées, quand nous parlerons de notre vie de prisonnier, nous dirons : là-bas dans la lande déserte, dans un pays rongé par la bruyère, quelques croix blanches rompent la monotonie lourde du paysage ; des frères dorment là leur dernier sommeil.

Tous alors, dans un pieux recueillement, nous repenserons à toi, à ton enfant, infortuné compagnon.

Nous te confions à cette terre, à cette terre arrosée de nos pleurs et nous enfouissons avec toi un coin de notre cœur.

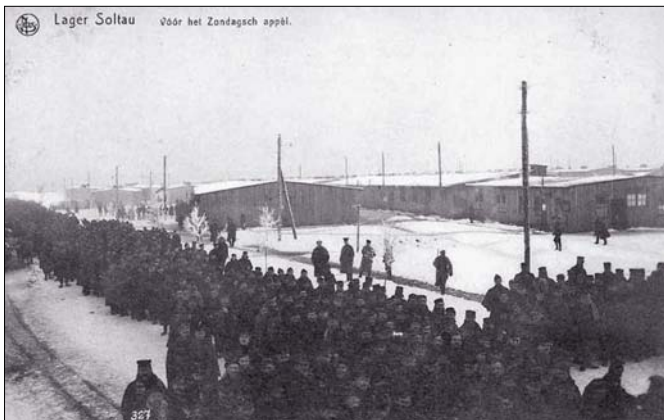
Sur ta tombe, nous ne pourrions hélas poser une couronne, une pierre tombale, mais nous y plaçons les fleurs les plus belles, les plus naturelles, celles du cœur : les larmes.

Adieu, frère, martyr sacré ! La Patrie lointaine pensera à toi. Quand notre sol sera libre à nouveau, quand la paix, l'abondance régneront chez nous, le pays pensera à ceux qui l'ont rendu tel, aux idolâtres de sa liberté.

Adieu, frère ! Cette terre te sera légère car toi, tes compagnons l'avez rendue terre de la Patrie ;

Adieu, Borlon ! Nous te donnons notre ultime adieu ; notre souvenir – car nous penserons toujours à toi –, notre souvenir te dit : « au revoir ». – Le 22 décembre 1914. »

L'enterrement a eu lieu à 2 h. de l'après-midi. Oh, journée à jamais inoubliable ! Voir son cousin emporté en quelques heures par la maladie, suite de faiblesse et de misère, être placé en terre étrangère, loin des siens et dans les conditions où l'on se trouve ! On se disait que peut-être notre tour était proche aussi.



Soltau sous la neige. Des prisonniers et leurs baraquements.

Le 25 : jour de Noël. La journée se passe comme un jour ouvrable : pas de messe, rien que ce soit !

Le dimanche 27 est le 22^e dimanche de réclusion. L'année s'achève et fait place à une nouvelle qui commence dans les mêmes conditions que la précédente.

Arrive le 1^{er} janvier, jour de grande joie et de bonheur ! Quand on est chez soi, on souhaite la bonne année à ses chers parents mais ici on ne peut même pas la leur souhaiter par écrit : on doit se contenter de la leur souhaiter de cœur.

Le 3 : 1^{er} dimanche de l'an et 23^e de réclusion.

Le 6 : fête de l'Epiphanie. A 9 h., on a fait la lecture de la messe puis après a lieu une conférence très intéressante sur l'Epiphanie par l'avocat Van Dyle.

Le 7 janvier, je reçois la première lettre de mes parents avec bien grand plaisir car depuis le 29 juillet, on était sans nouvelles ; on ne savait quoi penser.

Le 11 janvier, je reçois la 2^e. Alors, cela va un peu mieux pour la correspondance.

Le 5 février : on déménage. Nous prenons le train à Soltau pour être expédiés à Gamsen-Kästorf. De là, nous allons à pied (5 km) à Hestenmoor. Nous logeons dans des baraques. C'est un tout petit camp de 2.000 hommes, tout nouveau au milieu de sapins et de bruyère. Cette plaine est désignée pour être assainie et défrichée par les mains des esclaves. Tous les jours : travail. En premier lieu, on construit des routes. Après, on déracine les bois et ensuite vient la charrue à vapeur pour mettre en culture.

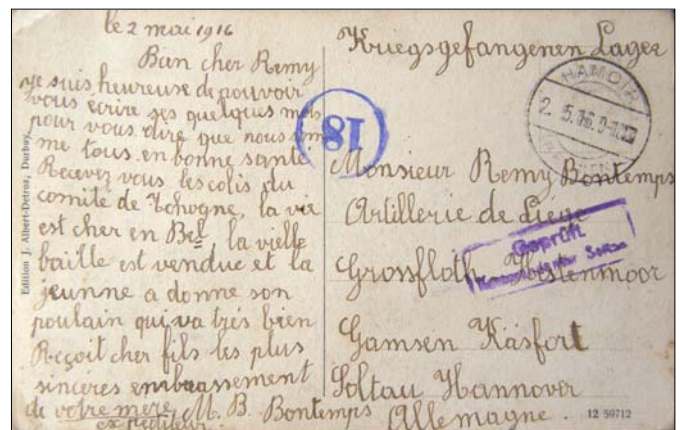
Le 15 mars, nous allons au camp de Celle à la désinfection. On nous rase tous puis au bain et tous nos effets vont dans la désinfection pour faire la chasse au petit gibier qui pullule dans les camps.

Le 3 avril, je reçois mon premier paquet et 20 marks de ma mère.

Le 4 avril, jour de Pâques : 36^e dimanche de réclusion. La journée se passe comme un jour ouvrable.



Carte postale représentant Durbuy envoyée à Remy par sa maman (les deux faces).



Le 24 juin : grand incendie dans les forêts de sapins aux alentours du camp. Des centaines de hectares de bois sont brûlés. Cela dure pendant beaucoup de jours, vu que le feu couve dans la tourbe. J'ai été de garde 2 nuits pour faire des tranchées où le feu pourrait reprendre.

Le 19 juillet, nous sommes détachés à 55 hommes pour aller travailler dans les fermes. Nous allons desservir le village de Gross-Flöthe, Kreis Goslar (Hanovre). Je suis dans une ferme avec 4 autres Belges. Alors la vie change beaucoup. Nous sommes logés à 25 dans une salle de danse. Tous les jours, nous sommes occupés aux différents travaux de la ferme. De la sorte, le temps passe beaucoup mieux et la nourriture est bien meilleure. Nous

sommes nourris à l'auberge où nous logeons. Après un an, je suis nourri à la ferme même, ce qui est encore mieux et on s'habitue toujours mieux. On commence à comprendre leur langue. Alors, on est plutôt considéré comme des domestiques à petits gages car on ne reçoit que 60 centimes par jour jusqu'à l'Armistice. Alors, je reçois 1 franc par jour. Je suis resté dans la même ferme jusqu'au 1^{er} janvier 1919 = 3 ans ½ de travail.

Le 30 décembre, 10 officiers et 2 hommes vont au camp pour chercher des effets; on leur dit de revenir bientôt et de rassembler tout le *kommando* au camp. La nouvelle nous arrive à 1 h. du matin. A l'instant, tout le monde est debout et en avant la musique! A bas le travail pendant la journée. On fait ses préparatifs avec musique et joie jusqu'à l'heure du départ pour redoubler encore.



Gross-Flöthe (Allemagne) - Carte postale.

Alors arrive le 1^{er} janvier 1919 (1.602 jours de captivité!). A 8 h., nous quittons, impressionnés mais sans regret, le village de Gross-Flöthe sur deux chariots, musique en tête et nous nous rendons à Klein Mahner. On prend le train en direction de Hameln à 10 h. pour arriver à 16 h. On se rend au camp et directement on se fait inscrire pour partir. Décrire le désordre qui règne là est impossible! Les baraques sont presque toutes détruites. Là se trouvent des tas de couvertures et d'effets car pour les boches on ne verse plus rien: on jette. Inutile de le dire: on dort sur les planches.

Le 2 janvier à 4 h. de l'après-midi, nous sommes embarqués à Hameln dans un convoi à destination de Graz (?), grand camp de concentration situé sur le Rhin à 5 km de Cologne. Nous arrivons là le lendemain à 4 h. de l'après-midi au nombre de 900 Belges et Français. Là, nous passons aux mains de nos amis les Canadiens où nous sommes reçus par des bravos et le plus sympathique accueil. Nous sommes classés dans un grand camp où nous recevons de suite fournitures et couchettes. Après, le Colonel du camp nous fait un petit discours. Il nous exprime sa joie de nous recevoir après 4 longues années d'exil; il nous promet, malgré notre arrivée inattendue, de nous restaurer, de nous réconforter le mieux possible et de nous envoyer au plus vite dans notre chère Patrie. Un peu après, on reçoit un bon repas chaud et des vivres à volonté. Après, il vient lui-même dans toutes les chambres s'informer si nous ne manquons de rien. Il place même deux hommes par chambre pour nous servir et nous renseigner.

Le 3, encore un copieux repas. Nous allons aux bains où nous recevons du linge tout neuf et bien propre. L'après-midi, la musique militaire joue pendant plus de 2 heures exclusivement pour nous.

Le 4 à 8 h. du matin, nous allons au port situé à 5 km. Lors de notre arrivée, la musique militaire nous accueille encore, les Français étant en tête. On fait ouvrir les rangs et la musique passe et salue sur les accents de la «Marseillaise». Alors, de même avec les Belges: on salue par le son de la «Brabançonne». Nous sommes embarqués sur 7 navires. Le chargement effectué, le départ est donné par la Marseillaise et la Brabançonne. C'est avec un bien doux souvenir que l'on quitte ces vaillants alliés. Nous descendons le Rhin pour la Hollande. A notre passage à Cologne, on voit s'élever de toutes parts des avions qui, eux aussi, viennent saluer le retour des exilés. Ils frôlent les flots avec hardiesse et passent à proximité du navire pour nous dire un bonjour volant. Pendant notre parcours, nous sommes ravitaillés comme si l'on était dans un hôtel. A 5 h. du soir, d'après les règlements de la navigation, nous faisons halte jusqu'à 7 h. du matin. Encore une nouvelle chambre à coucher au milieu du Rhin. Nous arrivons le lendemain à Dordrecht en Hollande. Là se trouve un comité français mais très pauvre car il n'a rien pour nous recevoir. On nous communique: «Ici se trouvent des bateaux de marchandises. Tirez votre plan là-dedans. Demain matin à 7 h., départ pour Cappelen.». Que faire? Aller loger dans la ville est impossible. Force a donc été de se mettre à l'abri dans ces pontons où l'eau se trouve dans le fond. Nous nous couchons l'un contre l'autre sur des tables et des bancs. Bon souvenir de Hollande! Le lendemain à 7 h., nous nous rendons à la gare et on nous embarque à destination de Cappelen sans recevoir quoi que ce soit, pas même un peu de café chaud. Nous arrivons à la frontière belge. Là, nous prenons un train belge qui nous conduit à Anvers où l'on nous reçoit comme des chiens. D'abord, on nous fait prendre place dans un train à destination de Bruxelles qui doit partir à 12 h. Quelques minutes avant le départ, on nous communique que nous devons rester à Anvers. Alors, on nous expédie vers la caserne. Il y a des écoliers sur notre passage mais pas

la moindre marque de sympathie. Le peuple nous regarde comme des étrangers. Arrivés à la caserne, on nous place au milieu de la cour. Là, on nous laisse patauger comme un troupeau au milieu de la cour, sans s'occuper aucunement de nous autres. Tout de même vers 8 h., arrive un 1^{er} chef (des officiers, je n'en ai pas vus); il nous dit: «Celui qui est de la ville ou des environs peut aller loger chez lui; les autres, tirez votre plan.». Nous nous présentons en ville pour essayer de trouver un peu de vivres et le logement, mais, ne possédant que de l'argent allemand, on n'accepte nulle part. Nous nous présentons au bureau de place dans différentes banques. Toujours le même accueil: «Sortez, nous ne pouvons pas!». Et voilà, on se trouve maintenant dans sa Patrie et on est livré sur le pavé, sans sou ni maille. Nous décidons d'aller à la gare et d'essayer de retourner mais là si pas d'argent belge, pas de coupons et les militaires de garde ont pour consigne de ne laisser passer qu'avec coupon ou congé. Encore une fois, en arrière, force nous est donc de loger où nous pouvons. Je retourne à la caserne et je passe encore la nuit sur un banc.

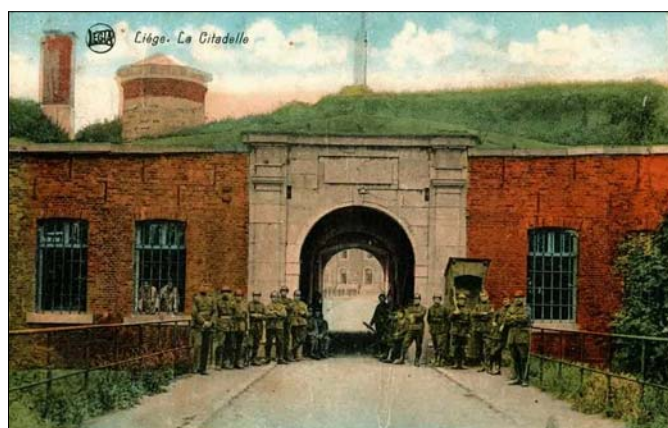
Le 7, jusqu'à 2 h. de l'après-midi, encore la même chose: on ne s'occupe aucunement de nous. Tout de même vers 14 h., on nous répartit dans deux casernes et l'on commence à faire les congés. On reçoit un mois de congé



Houmart et son église au début des années 1900.

avec solde. Je reçois le mien à 21 h. Alors, je prends le train à la gare centrale à minuit en direction de Bruxelles où j'arrive à 3 h. du matin. Là, cela est un peu plus humain. A la gare centrale, on reçoit gratuitement un bol de soupe et un quart de pain et du café si l'on veut, par le Comité de la Croix-Rouge. A 7 h. 30, je prends le train à destination de Liège-Guillemins où j'arrive à 12 h. 30. Alors je fais un petit tour de reconnaissance dans la ville jusqu'à 16 h. puis je prends le train de la ligne de l'Ourthe à 17 h. pour arriver à Hamoir vers 19 h. Enfin, me voici proche de ce cher petit village et de mes chers Parents. Arrivé sur la route de Verlaine, je retrouve mon cher frère et plusieurs camarades que j'ai du mal à reconnaître, puis, enfin, dans les bras de ma chère Mère, de mes oncle, belle-sœur et petite-nièce.

Le 9 février, je me rends à la Citadelle à Liège. Je reçois une permission jusqu'au mardi matin. Je rejoins de nouveau et j'apprends que jeudi les classes de 10, 11, 12 et 13 doivent partir pour Beverloo. Le soir, je retourne à Houmart pour revenir le lendemain matin. Le mercredi à



Entrée de la Citadelle de Liège.

10 h.: appel, distribution de fournitures et échange de l'argent allemand. Le soir, je vais loger à Ans. Le jeudi, départ aux Guillemins à 10 h. pour Tirlemont. Arrivée à midi. J'attends la correspondance jusqu'à 17 h. pour Bourg-Léopold. Arrivée à 22 h. et en avant pour le camp de Beverloo; on attend jusqu'à minuit pour trouver un logement. Je dors la tête appuyée sur une table. Le lendemain, on doit tirer son plan pour le manger. Après-midi, on nous distribue deux couvertures et un sac à paille pour remplir notre sac comme couchette. Nous recevons 10 kg de copeaux de bois tout mouillés et gelés; alors on nous classe par chambre. Je suis dans une chambrée avec 13 hommes. Le logement est passable; quant à la nourriture, elle est un peu mieux qu'avant la guerre. Le pain

gris est remplacé par 500 g de pain blanc avec un peu de graisse et puis rabat de col, soupe et ratatouille.

Le samedi, on nous paye la solde, pour moi comme brigadier 1,27 F puis après 1,32 F. En outre, je donne tous les renseignements nécessaires dont la durée de notre captivité en Allemagne pour l'arriéré de solde.

Le dimanche, pas de permission.

Je vais rendre visite à Joseph Théate de Longueville. Je suis également en compagnie d'Arsène Nadin, de Baptiste Lombard et de tous les hommes de ma classe du fort d'Evegnée.

Le 5 mars, je passe à la 7^e batterie.

Le samedi 8, je retourne en permission jusqu'au lundi soir.

Le samedi 15, je touche mon 13^e mois ainsi que l'arriéré de solde de l'Allemagne: 99,60 F + 838 F.

Vendredi 11 avril, je retourne en congé pour 4 jours.
 Mercredi 29 avril, je retourne en permission pour 4 jours.
 Vendredi 23 mai, je retourne en congé pour 6 jours.
 Le 29 juin, je passe à la 5^e batterie.
 Le 30, je retourne en congé pour un mois sans solde.

Ici s'arrête le Journal de Guerre de Remy Bontemps. Suit alors, dans son petit carnet, la retranscription d'un abondant courrier (ses propres envois et ceux qu'il reçut durant six mois au camp de Beverloo, à l'issue de la guerre). Celui-ci, nous nous attachons également à le publier ci-dessous.

Joseph Bontemps, le frère de Remy, épousa Amélie Delbovier d'Ocquier le 27 janvier 1917. Ils eurent trois enfants: Marie-Thérèse (née pendant la guerre, le 03/07/1918), Léon et Firmin.

Enfin libre de toute obligation militaire en septembre 1919, Remy reprit courageusement son métier d'agriculteur. Il épousa Maria Delbovier, la belle-sœur de son frère, le 25/07/1925. Ils eurent quatre enfants: Jules (1926-1989), Joseph (1928-1977), Valentin (1930-1988) et Valentine (1931). Malheureusement, son épouse mourut des suites de sa quatrième maternité le 24 avril 1931. Veuf bien jeune encore, il ne refit pas sa vie. Lui-même s'éteignit à Houmart (dans son église, à l'issue de l'office dominical) le 14/02/1965, à l'âge de 74 ans.

Correspondance reçue et envoyée (en 1919) par Remy Bontemps lors de son séjour au camp de Beverloo

N° Matricule 35180
N° Stamboek
Nom Bontemps
Naam
Prénoms Remy
Voornamen
né à Cognac **le** 18 oct 1890
geboren te den
Prénoms du père Bontemps
Voornamen van den vader
Nom et prénoms de la mère Delbovier, Marie
Naam en voornamen der moeder
Dernier domicile des parents Cognac
Jongste verblijfplaats der ouders
du titulaire id.
van den titularis
Epoux de (veuf, divorcé) célibataire Célib.
Echtgenoot van (weduwenaar, gescheidene) jongman
Profession Cultivateur
Beroep
Grade et position Brigadier M/110
Graad en stand
Date de l'entrée à l'armée 1 oct 1910
Trad in het leger, den
Décorations
Eeretekens
Signature (Handteekening)
Le Commandant de J. B. N. N.
De Commandant van
Commandement des Centres
Sceau de la Division ou de l'Autorité dont dépend le bureau de vérification.
Zegel der Afdeling of Overheid waaraan het onderzoeksbureau afhangt.

SIGNALEMENT:
Persoonsbeschrijving
Taille: 1 m 80 cm
Gestalte
Cheveux: Noirs
Haarkleur
Moustache: Blonds
Snor
Barbe:
Baard
SIGES PARTICULIERS:
Bijzondere kentekens

MUTATIONS
Overplaatsingen
Le 10-6-19 présent à 18 h
Den 10-6-19 aanwezig bij
10-6-19 part à la 5^e Batterie
10-6-19 part à la 5^e Batterie
10-6-19 part à la 5^e Batterie

Carte d'identité de Remy Bontemps (1919).

Beverloo, le 15 février 1919. - Bien chers Parents, (à Houmart)

Je profite d'un moment de loisir pour venir m'entretenir un peu avec vous et comme suite à ma carte, je suis toujours en bonne santé, espérant le même de vous tous. Comme je vous l'ai donc dit, j'ai été loger le mercredi à Ans où j'ai été très bien reçu. Je suis parti d'Ans ce jeudi au premier tram. Arrivés à la citadelle, on nous a distribué des vivres pour la journée. Nous avons été embarqués aux Guillemins à 10 h. à destination de Tirlemont où nous sommes arrivés à 12 h. Là, nous avons attendu jusqu'à 5 h. du soir pour Beverloo pour arriver à 10 h., puis nous avons attendu et cherché pendant 2 heures avant de trouver un logement provisoire. Heureusement que la température n'était pas très rude. Le lendemain après-midi, nous avons reçu un sac à paille et on nous a casés dans des chambres qui sont assez bonnes. Je suis dans une place comme brigadier de chambrée avec 16 hommes. Aujourd'hui, nous avons été

occupés à faire des listes et donner tous les renseignements nécessaires. Il n'y a pas encore de quoi nous équiper. Pour la nourriture, quand nous serons installés, je crois qu'elle sera suffisante. Je suis en la compagnie de presque tous les hommes de ma classe du fort d'Evegnée ainsi que de Nadin, Joseph Théate, Lambotte, Burette de Néblon et Collard de Hamoir. Ici, c'est un très grand camp qui était bien aménagé; pas maintenant. Il se ressent encore des boches. Il est à 20' de la gare de Bourg-Léopold.

Je termine, espérant que la présente ira vous trouver en très excellente santé. Recevez bien tous mes sincères embrassements. Compliments à tous les parents et amis. Chère sœur [belle-sœur] Amélie, donne un bon baiser à Marie-Thérèse pour moi car ici il n'y a pas d'enfant pour s'amuser et bien des compliments chez toi. Remy.

Houmart, le ... [reçue le 25 février 1919] - Bien cher frère, (à Remy)

En réponse à ta lettre du 10 février, j'ai le bonheur de te dire que nous sommes tous en parfaite santé, espérant que la présente te trouvera de même. Comme je peux

le remarquer, c'est toujours l'administration belge qui vous traîne. Ici la vie est toujours normale. Avant-hier, j'ai reçu un papier du comité m'obligeant à livrer 939 kg d'avoine. Sur ce, je suis allé trouver le président à Marche qui, à la longue, m'a gracié de 420 kg. Je dois donc fournir 510 kg d'avoine.

Rondelet de Petit-Han est venu nous acheter le reste de grain que nous devons fournir (600 kg de seigle, 200 kg de froment, 250 kg de méteil) que je suis obligé d'accepter. Nous avons battu à l'avoine durant un jour à la machine à cheval. Elle marche toujours très bien. Vu que la neige et la gelée ont complètement disparu, je vais aller épandre le fumier «Dessus la ville» puis nous charruerons. En attendant qu'André soit logé, nous restons avec Oncle et Tante. Reçois, cher frère, les amitiés de tous. Joseph Bontemps.



Marie Borlon, la maman de Remy (1852-1938).

Beverloo, le 28 février 1919. - Bien chers Parents, (à Houmart)

Je croyais retourner ce dimanche mais, encore une fois, les permissions ont été supprimées à cause du changement de batterie. Je suis passé à la 7^e batterie.

Comme Baptiste d'Ocquier retourne, je lui remets cette lettre pour aller plus vite. Je lui remets également un paquet de linge sale qu'il déposera à Ocquier. Ce linge, je n'en ai plus besoin. J'aurais voulu le remettre à Achille mais quand il est venu, j'étais parti à l'exercice. Si quelquefois vous receviez cette lettre le dimanche matin, remettez un petit paquet à Achille avec du miel ou du beurre ou, s'il est trop tard, vous pourriez me l'envoyer par chemin de fer mais c'est à expédier le plus tôt possible, car d'un jour à l'autre, je peux être changé. Je ne sais pas encore quand je pourrai retourner.

J'ai recueilli quelques renseignements concernant mon cas. Allez de suite trouver M. de Favereau. D'abord, demandez-lui s'il ne sait pas encore lorsque ma classe va défiler, si la durée est encore de quelques mois. Demandez-lui d'adresser une requête au Ministre de la Guerre au nom de ma mère, pour obtenir mon licenciement ou mon envoi en congé sans solde jusqu'au licenciement de ma classe. Vous ferez valoir que je suis fils aîné de veuve cultivatrice, que mon frère qui est de la classe 14, marié, va être incorporé. De la sorte, je deviens fils unique, soutien de veuve. Exposez donc lui le cas. Ici, plusieurs sont dans ce cas et attendent chaque jour leur licenciement. En attendant, recevez, bien chers Parents, mes sincères amitiés. Remy.

Evegnée, le 2 mars 1919. - (à Remy)

Je reçois à l'instant ton aimable carte du 23 février. Je sais par là que tu ne t'amuses pas trop bien. Enfin, encore un peu de courage! Alors, nous irons revoir nos petites. Pour toujours, adieu la gamelle!

Comme tu vois, je suis parti à Evegnée. Nous sommes pour 30 hommes, 4 brigadiers; il faut monter la garde tous les 4 jours à 3 hommes avec un bâton. Nous n'avons encore rien reçu.

Bien des compliments à Watermal, Hubert Meyers et en attendant la délivrance. Joseph Cochet.

Angleur, le 2 mars 1919. - (à Remy)

J'ai bien reçu ta gentille carte avec plaisir; je l'attendais chaque jour. J'espère que celle-là ne sera pas la seule et que tu sauras me donner de tes nouvelles. Au plaisir de te revoir. Toutes mes amitiés; bien des compliments de J. Marguerite.

Ocquier, le 3 mars 1919. - (à Remy)

Ta lettre nous a fait grand plaisir. J'ai bien reçu ta carte du 22 le 28 et je trouve que tu as attendu assez longtemps avant de nous donner de tes nouvelles. Vous devez bien vous amuser maintenant, toutes anciennes connaissances ensemble! Comment se fait-il que Baptiste ait plus aisément des permissions que toi? Je me suis en effet bien amusée au concert. L'entrée était à 3 h. 30 et l'on est sorti à 9 h. Nous étions une petite bande de Houmart et Longueville; un seul manquait! J'espère bien qu'une autre fois, on s'entendra mieux. Après le concert, il y avait bal dans plusieurs cafés. Moi, j'aurais bien voulu y aller mais Maman nous l'avait défendu. Vu qu'Esther et Lucien étaient avec nous, nous avons dansé chez nous au phonographe jusqu'à 1 heure. Ceux de Houmart sont sortis d'ici vers 2 h. Voilà ce que je sais de dimanche. Je n'ai pas été à Houmart depuis que tu es rentré au pays, aussi j'ai le temps bien long après Marie-Thérèse. Amélie doit revenir cette semaine pour quelques jours; on s'en réjouit! Le petite a eu dernièrement un petit rhume. Joseph a été à la pharmacie. Maintenant, elle est heureusement guérie.

Habille-toi en Anglais; tu pourrais rester un peu parmi nous. Reçois, avec les amitiés de toute la famille, un cordial bonjour. Maria [Delbovier].

Houmart, le 3 mars 1919. - (à Remy)

Je profite de cette occasion pour te donner un peu de nos nouvelles et de te remettre en même temps un petit paquet de beurre. Nous sommes tous en bonne santé, espérant le même de toi. André n'est pas encore parti; il a été hier à la location de la maison de Ninane; ils se sont échauffés l'un l'autre avec Alphonse Borlon et elle a monté à 800 F de location par an! C'est Alphonse qui l'a emporté avec l'intention



Joseph Bontemps, le frère de Remy.

de faire le commerce de grain, farine, engrais.

Donc André est encore vu et mon Oncle a toujours l'intention d'aller à Hamoir. Beaudoin nous a dit que tu fasses ta demande pour revenir à Liège avant ton entrée dans la compagnie des travailleurs; cela doit être au gré des soldats mais il faut s'y prendre à temps.

Je suis allé hier à la vente de chevaux et mules à Ciney avec Emile Borlon, mais ils se vendaient très chers. Si l'on pouvait avoir un cheval pour 600 ou 800 F et vendre le bœuf, on serait beaucoup mieux attelé et l'on perd de l'argent sur le bœuf comme sur le cheval mais hier ils se vendaient à 1.500/2.000 F; à Gembloux, ils étaient beaucoup moins chers. Vu que l'on y fait continuellement des ventes, on espère qu'il y aura une forte baisse. En attendant le plaisir de te revoir, reçois, cher frère, les amitiés de tous. Ton frère J. Bontemps.



Maria Delbovier, qui deviendra l'épouse de Remy Bontemps.

Beverloo, le 4 mars 1919. – A la famille Delbovier, [d'Ocquier]

Ce matin, de suite après mon réveil, je suis allé trouver Baptiste pour connaître un peu de vos bonnes nouvelles. Ma surprise a été grande lorsqu'il m'a remis une bonne petite lettre toujours si aimable et si bien rédigée ainsi que notre petit paquet. Merci de tout cœur! Ah! quand serai-je libre pour rester un peu plus en la compagnie de si braves cœurs? Je regrette, Maria, mais ce n'est pas ma faute: vous dites que la première carte reçue est celle du 22 et de passage à Tirlemont le jeudi 14, la première carte vous a été adressée. Je ne sais pas où elle est allée! Enfin, je vais me rattraper. C'est vrai que je suis en la compagnie de quelques connaissances mais que veux-tu que l'on fasse: on se flanque sur un sac à paille et l'on parle un peu de ces petits cœurs laissés là-bas au pays. A part cela, ici dans ce pays désert, pas d'amusements honnêtes. Tu me demandes pourquoi Baptiste reçoit plus aisément des permissions que moi. Nous ne sommes pas de la même batterie et dans la mienne il y a déjà des hommes partis et beaucoup de changements. Je suis passé à la 7^e batterie et je crois que j'y serai beaucoup mieux; il y a nettement moins d'hommes et les chefs sont beaucoup meilleurs. J'espère que je retournerai dimanche, à moins que je ne sois désigné pour partir. Ici, tous les jours, des hommes partent en détachement. Dommage que je ne sois pas désigné pour Ocquier ou les environs, mais c'est le service; je suis plus sûr d'aller dans le Nord. Que voulez-vous faire?

Je suis bien content que tu te sois bien amusée au concert. Est-il vrai que le principal manquait? Oui mais il y avait sans doute un remplaçant qui aura fait tout son possible pour laisser un bon souvenir. Quoi, il faut que jeunesse se passe! Tant que tu en as l'occasion, profite-en car on est jeune qu'une fois! Moi, je voudrais en faire autant mais après une chose, c'est l'autre, mais espérons que mon jour viendra qui mettra fin à tous ces bazars. Que te dire de nouveau? Ici c'est une vie; je ne saurais dire comment on est en attendant autre chose. Je ne sais pas encore quand je serai équipé; quand je le serai, j'irai me faire photographier et tu recevras un cliché. Quant au logement, il laisse à désirer; la nourriture est insuffisante.

En attendant de vos bonnes nouvelles, recevez bien tous mes respectueuses salutations.

Puers, le 4 mars 1919. – Bien cher ami, (à Remy)

Enfin nous voilà de nouveau installés. Nous sommes logés à la brasserie du village. Dans quelques jours, nous allons commencer à monter la garde dans 2 forts et 3 redoutes. Le service va être assez fort dimanche. J'ai déjà été de planton au quartier. Je crois retourner en permission le dimanche en huit, c'est-à-dire en congé car le Ct ne veut pas accorder 72 h. On se plaignait à Beverloo mais ici c'est le comble! Es-tu toujours au camp? Ecris une carte pour que je sache un peu de tes nouvelles. Bonne poignée de main de ton ami Théodore Huberty. (C.F.A., 1^{re} Batterie, Puers)



Carte postale de Houmart.

Houmart, le 5 mars 1919. – (à Remy)

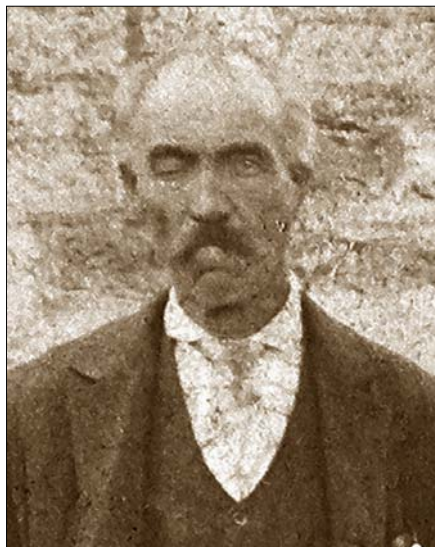
Je viens par cette lettre m'entretenir un peu avec toi car je crois que tu n'as pas reçu ma carte. Notre petit trésor est complètement guéri de son rhume. Je crois retourner [à Ocquier] pour quelques jours cette semaine s'il fait bon. Si vous pouvez revenir dimanche, faites-le savoir si possible; je ne veux pas être absente à votre retour.

Joseph est allé à la foire à Ciney. Il est parti vendredi et est rentré dimanche à 1 h. de la nuit. Nous avons reçu la correspondance de notre Marie-Thérèse; le facteur est venu demander qui s'appelait ainsi. Vous dites sur vos deux premières cartes que je l'embrasse pour vous. Je l'ai fait plus de deux fois et... ce que j'en ai reçus de mon côté! Toute la famille est en bonne santé. Espérons que mon billet vous trouvera de même. Votre sœur Amélie.

Ocquier, le 13 mars 1919. – Mon cher frère, (à Remy)

Je suis arrivée à Ocquier depuis hier à midi. Maman m'a envoyé de suite voir des courses d'Anglais à environ une demi-heure. Avec beaucoup de peine, j'ai trouvé Maria et Félicienne, tellement il y avait foule! C'était si bien organisé; je m'y suis

fort bien amusée. Il y avait bon nombre de jeunes musiciens anglais qui jouaient entre les courses. – Je crois que je resterai jusqu’à lundi. Comme nous avions parlé de flanelle, si tu pouvais m’en rapporter à bon compte pour faire de petits jupons à Marie-Thérèse, tu me ferais grand plaisir. Reçois les amitiés de tous ceux d’Ocquier. Ta sœur, Amélie.



Remy Bontemps, dans les années '30.

Beverloo, le 16 mars 1919 - Bien chers Parents, (à Houmart)

Je viens par cette petite lettre m’entretenir avec vous et m’informer un peu. D’abord, je dois vous dire que je suis toujours en excellente santé, espérant le même de vous tous. Mon oncle est installé à Hermanne. Comment cela va-t-il ?

Ici, il fait un très beau temps ; j’espère qu’il en est de même à Houmart et que vous allez bientôt commencer les travaux de marsage. Joseph, arrange 4 ou 5 kg de coucou en plus, comme je l’avais dit.

Concernant la réclamation, à quoi en êtes-vous ? Laurent vous a-t-il donné des nouvelles ?

La semaine prochaine, beaucoup de batteries sont désignées pour partir. Ici, on ne parle de rien. Je viens d’aller chercher des effets. Je crois que je vais être équipé l’un de ces jours, alors je vous enverrai mes effets civils, mais je préviendrai. Aujourd’hui, c’est dimanche. Hier, j’ai été à confesse ; aujourd’hui, je suis allé à la messe et à la communion à 6 h. 30. A ce niveau, c’est beaucoup plus facile ici qu’Outre-Rhin. Je ne sais pas encore quand je prendrai mon congé ou quand je retournerai en permission. Si quelquefois dans la huitaine, on recevait de bonnes nouvelles favorables, je prendrai le congé auquel j’ai droit.

En attendant de vos bonnes nouvelles, recevez bien tous mes sincères embrassements.

Amélie, es-tu retournée à Ocquier ? Un bon baiser à ma petite nièce.

Houmart, le 20 mars 1919. - Bien cher frère, (à Remy)

Je suis heureux de pouvoir te dire que nous sommes tous en excellente santé et que Marie-Thérèse grandit comme une petite salade. Mon oncle Hubert est installé définitivement à Hermanne et nous sommes tous en très bonne relation avec eux. Ils sont revenus tous deux pour reprendre les caisses qui étaient dans la cave et Lucien les leur a conduites. N’ayant pas encore reçu des nouvelles de Laurent, nous allons adresser une réclamation au Ministre de la Guerre et de l’Agriculture aujourd’hui pour toi. – Aujourd’hui, il tombe de la neige en abondance. Nous avons presque tout charrué et nous espérons semer quand le temps le permettra. J’ai pris soin des coucous dont tu m’avais parlé. – Espérant que la présente te trouvera en bonne santé, reçois, cher frère, les amitiés de toute la famille. Ton frère dévoué, Joseph.

Wulveringham, le 23 mars 1919. - Mon cher Remy,

Deux mots pour te dire que je suis arrivé hier soir à mon ancienne compagnie. Beau pays : un vrai désert où ma vie y est très monotone. Une chose est rassurante, c’est que l’on parle que d’ici peu la compagnie pourrait partir pour Bruxelles. Ce serait l’idéal ; qu’en penses-tu ? Et toi, là-bas, est-ce toujours la même rengaine ? Au plaisir de te revoir ou de te lire et entre-temps, reçois tous mes encouragements et une cordiale poignée de main. – Bien le bonjour aux amis et connaissances. Joseph Théate.

Beverloo, le 25 mars 1919. - Mon cher Joseph,

C’est avec bien grand plaisir que je viens de recevoir ta carte. Je suis content que tu sois arrivé en très bonne santé dans un pays désert il est vrai, mais espérons que cela ne sera plus long maintenant et que nous serons bientôt liquidés de tout ce bazar.

Ici, c’est toujours la même rengaine. Nadin et Lambotte vont partir comme télégraphistes. Moi, je ne sais encore rien. Deux mille nouveaux boches sont arrivés à ton ancienne place. En attendant le plaisir de te revoir, reçois, cher Joseph, ainsi que des camarades, mes sincères amitiés.

Envoyé à Joseph Théate, D.J.P.G., 4^e compagnie, Wulveringham, Flandre occ.



Beverloo, février 1919 - Quatre militaires prenant la pose.

Beverloo, le 28 mars 1919. - Bien chers Parents,

Je viens par cette petite lettre m’entretenir un peu avec vous. Je suis toujours en bonne santé, espérant le même de vous tous. J’espère que le tout marche toujours normalement, que les travaux de marsage sont en plein. Ici, le temps est très mauvais : toujours vent froid, pluie et neige. Dans cette région, on ne voit pas de culture. Je ne sais pas où ils en sont.

Ce jour, je vous expédie deux caisses, une contenant une capote, souliers, pantalon, vareuse et deux flanelles avec lesquelles vous pourrez confectionner ce que vous voulez pour Marie-Thérèse qui, je l’espère, grandit toujours bien. Si vous avez de très vieilles flanelles, conservez-les. La deuxième caisse est pour Nadin. Lui, il est parti à Bruxelles pour le télé-

graphe.

Gustave Etienne est arrivé ici avant-hier. Je ne sais pas encore quand je pourrai retourner. En attendant de vos bonnes nouvelles, recevez bien tous mes sincères embrassements. Amélie, un bon baiser à la petite nièce pour moi.

Compliments aux Parents et amis de Houmart. Bien à vous, Remi Bontemps.



Beverloo - Groupe de soldats en 1919.

Beverloo, le 28 mars 1919. - Bien cher Joseph,

Je viens par cette lettre m'entretenir un peu plus longuement de ta santé et de tes occupations. Et bien oui, je ne t'oublie pas car j'attends avec grande impatience le jour de la délivrance pour aller te rendre visite et passer un bon jour ensemble en revanche de tant de mauvais moments mais déjà oubliés. Quoique ici la vie ne soit pas trop agréable non plus, nous sommes groupés par batterie de 300 hommes; il y a ici 12 batteries de récupérés d'artillerie. Moi, je fais partie de la 7^e qui diffère un peu: c'est la batterie de triage des hommes. Maintenant, nous avons les hommes de la classe 1906 que nous allons libérer après-demain. Je ne sais pas encore si les autres suivront. Il y a 15 jours d'ici, on a expédié des hommes des autres classes pour aller occuper les forts d'Anvers et des alentours mais maintenant cela est arrêté. Ici, c'est un très grand camp assez bien organisé mais très désert dans ce pays. Beverloo est un tout petit bourg (...) où la préférence est

encore pour les *flamys*. Moi, je m'en fou, je ne les tracasse pas. Tu sais? Joseph, ici je suis gentil et encore quelques mois et puis en avant Thérèse et la compagnie qui ont été bien gentilles pendant la guerre. J'espère qu'il en est de même de tes connaissances. Et Rose, que fait-elle? Je suis sûr que tu retournes assez souvent d'Evegnée.

J'ai vu Collard à Liège la dernière fois que je suis retourné en permission. Je termine, cher ami, espérant que la présente ira te trouver en bonne santé et reçois les bien sincères amitiés de ton ami Remi. Mes amitiés aussi à la petite, en attendant le bonheur de faire sa connaissance. (...) Remi.

Beverloo, le 30 mars 1919. - Chère petite nièce et toute la famille,

Je viens m'entretenir un peu avec toi. Quelles nouvelles? Grandis-tu toujours bien? Est-ce que tu sauras bientôt dire «Mon Oncle» et venir me rencontrer? J'espère que la famille est en bonne santé. Je retournerai peut-être dimanche. En attendant, recevez bien tous mes embrassements. Mardi, je vais aller à la retraite militaire. Chère nièce, un bon baiser de ton oncle qui se trouve ici derrière [sa photo]. Remi.

Beverloo, le 30 mars 1919. - [Famille Delbovier à Ocquier]

Maintenant que je suis complètement équipé, je me suis fait photographier mais je ne suis pas très bien fait (ici, il n'y a pas d'hommes capables), mais enfin on me reconnaît bien. Je suis à nouveau un bleu comme à ma première entrée au service. Espérons que ce terme ne sera pas si long que le premier! Celui-ci apportera paix et réconciliation. Je retournerai peut-être dimanche. En attendant, recevez bien tous mes sincères amitiés. Remi.

Beverloo, le 31 mars 1919. - Cher cousin Joseph, (à Houmart)

Comme tu le vois, je t'envoie ma photo, mais, quoi, j'en encore l'air d'un bleu avec ce nouveau kaki. Espérons que je n'userai pas cette tenue! Je suis sûr qu'au reçu de cette carte, tu seras de la classe des heureux! Ici, dans ma batterie, nous avons aussi des hommes de la classe de 06 et nous les avons libérés aujourd'hui matin. Il paraît que maintenant nous allons recevoir la classe 07. Reçois mes amitiés ainsi que toute la famille. Remi.

Beverloo, le 4 avril 1919. - Cher cousin Elie, (à Flostoy)

Je suis bien heureux de t'envoyer ma photo. J'espère qu'elle ira te trouver en bonne santé et reçois mes bien sincères amitiés. Remi.

Chaufontaine, le 4 avril 1919. - Cher ami,

Je croyais retrouver ici quelques amis, mais c'est le contraire: je suis seul! Et toi, avec qui es-tu? Le camarade Mazarette est-il là? Remets-lui mes compliments. Espérons que nous serons bientôt libérés. Bien à toi. Ton ami, Edmond Jaumin.

Beverloo, le 4 avril 1919. - Bien chers Parents, (à Houmart)

Je viens par cette petite lettre (...). J'attendais avec impatience ce jour pour pouvoir retourner en permission, mais, encore une fois, ces messieurs se font un plaisir de la supprimer! Mais enfin, que faut-il faire: se résigner et attendre dimanche prochain!



L'église de Bourg-Léopold.

Comme je vous l'avais dit, j'ai commencé la retraite. Nous allons tous les soirs avec Jules au salut avec sermon et dimanche nous allons faire nos pâques pour trouver le réconfort et le courage si nécessaires en ces temps. On a toujours espoir, mais ! Vous n'avez pas encore reçu des nouvelles du Ministre, n'est-ce pas ? Mais c'est égal ; on nous a communiqué que tous les congés sans solde sont supprimés.

En attendant de vos nouvelles et le plaisir de vous revoir, recevez bien tous mes sincères embrassements. Et la petite nièce, a-t-elle reçu ma photo et grandit-elle toujours bien ? Jules m'a dit que Joseph B. m'a envoyé deux lettres qui vous ont été retournées. Je me demande pourquoi. Remi.

Houmart, le 4 avril 1919. - Cher cousin Remy,

J'ai bien reçu ta photographie et je constate que tu es en excellente santé ; je vois aussi que tu as reçu une nouvelle tenue. Il aurait mieux valu encore qu'on ne te l'ait jamais donnée ; tu aurais peut-être un plus grand espoir d'être plus vite licencié. Mais enfin, que veux-tu que l'on fasse ? Moi, j'ai été licencié mardi. Je suis sûr que tu auras reçu la visite de Jules. Il ne croyait guère aller sur Beverloo, mais au service c'est comme cela : un jour une sorte, le lendemain une autre. Ici à Houmart, tout va bien. Voilà que l'on recommence les travaux à la campagne. On en voit même qui commencent à semer. - En attendant, reçois les compliments de chez nous et de tous tes parents. Ton cousin, Joseph.

Beverloo, le 5 avril 1919. - Bien chers oncle, cousins, cousines, neveux et nièces, (à Longueville)

J'ai le plaisir de vous envoyer ma photo. J'espère qu'elle ira vous trouver tous en très bonne santé. Recevez mes sincères amitiés. Remi.

Beverloo, le 5 avril 1919. - Chers cousins, (à Sedan, France)

Cette petite carte pour connaître un peu de tes nouvelles et m'informer de ta santé. Depuis bien longtemps, je n'ai pu te donner de mes nouvelles, mais j'espère que maintenant cela ira mieux. Je suis toujours soldat et en bonne santé. En attendant de tes nouvelles, reçois chère cousine ainsi que toute la famille, mes sincères amitiés. Remi.

Flostoy, ce 5 avril 1919. - Cher Remy,

Tu nous as bien fait plaisir en nous envoyant ta photo. En quittant les boches, tu ne pensais guère te trouver où tu es maintenant sans doute, mais enfin cette dernière épreuve - qui ne sera pas trop longue, espérons-le -, est loin d'être aussi dure que celle de là-bas pendant quatre ans ; d'ailleurs, je suis bien sûr que tu prends tout comme toujours du bon côté. Comme je l'ai écrit à Jules, si nous ne nous voyons pas à Pâques, c'est qu'il n'y a absolument pas moyen ! Renée a des parents à Liège où nous passerons loger ; de là, nous serons bien vite près de chez vous. - Depuis ton retour, je ne suis plus retourné qu'une fois à Houmart car la maman de Renée a été indisposée. Donc à bientôt ! Elie et Renée.

Retinne, le 6 avril 1919. - Monsieur Remi,

Je reçois aujourd'hui dimanche ta gentille carte. Il est inutile de dire qu'elle m'a fait grand plaisir ainsi qu'à mes parents car depuis le commencement de la guerre, on s'est demandé ce que tu étais devenu. Viens donc nous voir pour nous raconter comment tu as passé ces quelques mauvaises années. J'espère que tu n'attendras pas que tu aies fini ton service. Tu es à Beverloo ; ce n'est pas si loin. En attendant le plaisir de te revoir, reçois de toute la famille les meilleures amitiés. - Sur ta photo, il me semble que tu es un peu changé ; ta bonne amie doit être fière d'un si beau soldat ! Jeanne Dumont.

Beverloo, le 7 avril 1919. - Mademoiselle, (à Evegnée)

Avec bien grande joie de cœur, je remarque votre empressement à me donner réponse. Je vois par là que, entre nous, malgré la longue séparation, il existe toujours cette amitié si franche que j'ai toujours appréciée dans vos bons cœurs. Oui, Jeanne, j'ai beaucoup tardé à vous donner de mes nouvelles mais tant de choses sinistres se sont passées depuis ce soir, te rappelles-tu encore, le vendredi 30 au soir. J'ai été vous rendre visite et tu m'as dit : « Reviens dimanche, nous passerons une bonne soirée ensemble ». Mais hélas, depuis ! Voici le premier motif pour lequel je ne vous ai pas écrit pendant ma captivité : j'ai demandé des renseignements sur votre sort que j'ignorais et dont j'étais très inquiet ; un de vos environs m'a répondu que votre maison était détruite et que l'on ne savait pas où vous étiez. Alors, je croyais toujours, d'un mois à l'autre, que je pourrais aller me rendre compte par moi-même, mais hélas, cela s'est beaucoup prolongé. Je suis rentré à Houmart le 9 janvier et inutile de vous dépeindre mon bonheur. La première semaine, je suis allé rendre visite à nos oncle et tante à Tohogne et m'informer de votre santé et de votre situation qui est très rassurante et qui m'a donné toute satisfaction. Je me suis dit que j'irais vous rendre visite. Après un mois de congé bien vite passé, je suis rentré à Beverloo où je joue à nouveau au soldat. Je vous remercie infiniment de votre bonne invitation et

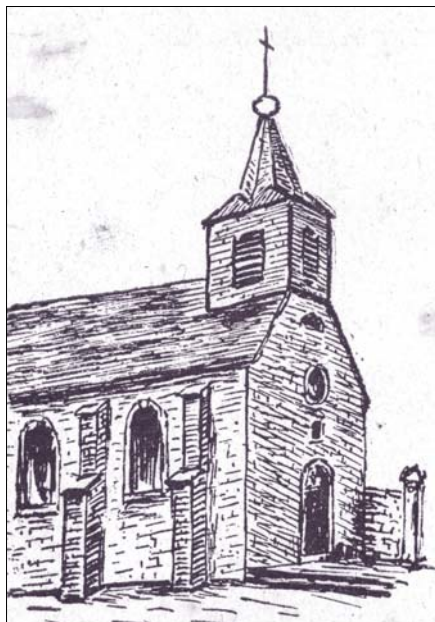


Soldat au 12^e à Beverloo.

ce sera avec grand plaisir que j'acquiescerai aussi le plus tôt possible mais pour le moment ce n'est pas possible. Ici, dans ce pays désert, les trains ne sont pas nombreux et les permissions pas très longues. C'est toujours le temps de guerre; si quelquefois je retournais en garnison à Liège et puis j'espère que dans 2 ou 3 mois, étant de la classe 10, je serai licencié; alors vive la liberté et on pourra se voir plus souvent et se raconter bien des choses. En attendant de vous lire et le grand plaisir de vous revoir, recevez, Mademoiselle, ainsi que toute la famille, mes bien respectueuses et bien sincères amitiés. Remi.

Ocquier, le 7 avril 1919. - (à Remy)

Nous t'avons reçu en photographie. Ce serait mieux en personne! Cela nous a fait grand plaisir; tu es très bien d'ailleurs, la beauté n'échappe à rien. Pardonne mon retard à te répondre mais je croyais que tu serais de retour à Houmart. Marie-Thérèse est revenue hier midi avec son papa et sa maman. Nous avons passé une belle après-midi avec eux. Nous lui avons fait entendre le phonographe. «Çoulà lî dit!» - En attendant de tes nouvelles, reçois les amitiés de tous. Maria.



L'église de Houmart.

Houmart, le 9 avril 1919. - (à Remy)

C'est avec plaisir que nous avons reçu votre photo. Marie-Thérèse se porte toujours bien et nous donne beaucoup d'ouvrage. Il faut toujours être à la porte. J'ai eu beaucoup de peine depuis ton départ. Je vous en dirai plus long dimanche. J'espère que vous reviendrez pour quelques jours. Les amitiés de tous. - Nous avons pour le moment Armand Lobet pour quelques jours. Amélie.

Evegnée, le 10 avril 1919. - Bien cher Remi,

Je viens de recevoir ton aimable lettre du 28 avec grand plaisir. Je vois bien que tu ne t'amuses pas trop bien, surtout en voyant arriver le bon temps. Enfin encore un peu de patience! Après: «Auf Wiedersehen!».

Si tu étais rentré un mois plus tard à la citadelle, tu aurais eu la chance d'être désigné dans les forts de Liège. Nous en avons des classes 10, 11, 12 et 13 qui sont venus remplacer les hommes de 06. Nous sommes à présent les premiers à lâcher, mais cela ne vient toujours pas. Je retourne assez souvent, c'est vrai, tellement on en a son compte; on s'emmerde à rester au fort. Quant à la petite, on y va de temps en temps, mais l'amusement n'est plus le même qu'avant la guerre. Rose n'est pas encore mariée; elle t'attend bien sûr ou plutôt c'est Thérèse. J'espère bien aller faire un tour par là sans trop tarder. Allons Remi, prends courage, «li gros côp è fêt». Au plaisir de vous revoir. Je suis de garde dimanche. C'est triste «po dès vis djônes omes». Compliments à Willot et autres de Flöthe. Joseph Cochet.

Sedan, le 14 avril 1919. - Cher cousin Remi,

C'est avec un véritable plaisir que j'ai reçu ta carte. Je t'ai écrit plusieurs fois dans ta captivité mais jamais de réponse. Ne peux-tu venir nous voir? Cela nous ferait plaisir. Je suis en bonne santé ainsi que la famille. Envoie-moi ta photographie. Reçois, cher cousin, mes meilleures amitiés ainsi que la famille. Marguerite.

Beverloo, le 17 avril 1919. - Bien Cher Parents,

Je m'empresse de venir vous donner un peu de mes nouvelles. Je suis rentré en très bonne santé mais pas pour un très bon temps car, arrivé à Tirlemont, il a commencé à pleuvoir et il pleut encore (*kéne pènetse saminne* ...).

Depuis ma rentrée, je fais les fonctions de fourrier: un beau passe-temps pour les fêtes de Pâques. J'écris en même temps à Jules. Je termine en espérant que la présente ira vous trouver en bonne santé et recevez bien tous mes sincères amitiés. Remi.

Beverloo, le 18 avril 1919. - Cher cousin, (Jules Borlon, brig. G.T.C., 2^e Batt., Wilryck - Anvers)

C'est avec bien grand plaisir que je viens de recevoir ton aimable carte qui m'apprend ton nouveau service. Il me semble que c'est beaucoup mieux qu'ici. Je suis retourné en congé et je me suis assez bien amusé, étant en famille. A Houmart, Adeline ne va pas encore mieux. Je suis ici en la compagnie de Lomba. La 12^e batterie n'existe plus et moi maintenant, je fais les fonctions de fourrier.

Toutes les 4 battes (?) qui restent ici sont désignées pour partir sans aucune date fixe (2 pour Anvers et 2 pour Namur).

Je termine, espérant que la présente ira te trouver en très bonne santé et bien reçois mes sincères amitiés.

Beverloo, le 19 avril 1919. - Mademoiselle Maria et la famille, (Ocquier)

Je vais par la présente vous donner réponse à vos deux cartes reçues et m'entretenir un peu avec vous. Et bien oui Maria, c'est aujourd'hui la fête de Pâques mais comment se passe-t-elle encore? Comme je suis retourné en congé dimanche passé, aujourd'hui je suis de service. Je fais les fonctions de fourrier et pour tuer le temps,

le plus doux loisir est de vous écrire. Je suis sûr que pour toi il n'en est pas de même, car on ne devrait jamais se plaindre quand on est en famille. Moi, voilà cinq Pâques que je suis en service mais j'espère que celui-ci sera le dernier militaire. L'année prochaine, on fera un autre service bien plus doux et toi, Maria, vous êtes-vous bien amusée à Verviers ? Merci pour ta carte.

En attendant, recevez toute la famille mes bien sincères amitiés. Remi.

Wilryck, le 19 avril 1919. - Bien cher cousin,

Tu auras été surpris de voir que je n'attendais pas ton retour pour partir. J'aurais voulu attendre aussi. Nous sommes passés convoyeurs ; notre dépôt est ici. Nous devons faire des voyages de quelques jours comme convoyeurs au chemin de fer. L'adjudant est wallon. Les brigadiers qui étaient ici avant sont nommés m. des logis ; nous avons dix centimes de supplément par heure. Ce ne serait pas trop mal. Voilà ce que nous dit l'adjudant. A bientôt. Jules.



Militaire en vélo à Beverloo.

Beverloo, le 20 avril 1919. - Chère cousine, (à Sedan)

C'est avec une grosse satisfaction que je remarque l'empressement que vous avez apporté à donner réponse à ma carte. Aussi, c'est avec plaisir que je vous écris cette lettre pour vous entretenir un peu plus longuement et vous raconter brièvement comment se sont écoulées ces quatre années d'épreuves.

Le 29 juillet 1914, j'ai reçu mon ordre de rejoindre. Je me suis donc rendu à mon régiment : l'artillerie des forteresses de la vaillante cité de Liège. Le lundi 3 août, pour nous qui étions les plus proches de la frontière, commencent les terribles péripéties de la guerre. Les boches ont donc envahi notre territoire. Alors commencent les terribles luttes. Malgré notre courage, étant bien inférieurs en nombre, après cependant leur avoir infligé de lourdes pertes, nous sommes obligés de céder. Le 11 août, à 4 h. de l'après-midi, notre fort étant complètement cerné et bombardé de tous côtés, nous sommes faits prisonniers. Ah ! chère cousine, que ce mot veut en dire bien long pour celui qui l'a porté, surtout pendant un aussi long terme ! Le 12, je suis donc expédié en l'Allemagne, en exil. Te raconter tout ce que j'ai passé, vu et enduré est impossible. Oh ! toi aussi, tu as beaucoup souffert, je le sais, mais quand on est dans son pays, avec ses chers parents, on supporte beaucoup plus facilement. La première année, je suis resté dans les camps. La première nouvelle reçue de mes parents m'est seulement parvenue le 4 janvier. Le 21 juillet, je suis allé dans les fermes pour faire les travaux. Alors la vie a changé ; la nourriture était meilleure et l'on était beaucoup plus libre. Naturellement, on devait fournir un peu de travail tous les jours mais le travail était nécessaire pour le physique et le moral ; cela chassait les idées noires et de la sorte aidait à parvenir jusqu'au grand jour de la délivrance qui est arrivé le 1^{er} janvier 1919. Je suis rentré à Houmart le 9 janvier où j'ai reçu un mois de congé qui – inutile de vous le dire –, a été bien vite passé. Depuis, je suis de nouveau soldat ; je fais donc maintenant partie de l'armée d'arrière.

Merci de tout cœur pour ton aimable invitation. Ce sera de bien grand cœur que j'acquiescerai le plus tôt possible, mais toi, quand reviendras-tu encore à Hermanne ? Enfin, en attendant le grand plaisir de vous revoir d'un côté ou de l'autre, je vous envoie ci-jointe ma photo et vous prie de recevoir, bien chère cousine, ainsi que toute la famille, mes meilleurs embrassements. Remi.

Beverloo, le 20 avril 1919. - Monsieur le Révérend Chanoine, (à Liège)

Je prends la très respectueuse liberté de venir m'entretenir un peu avec vous, suite à l'entretien que nous avons eu le jour où j'ai eu le bonheur de faire votre honorable connaissance.

En repassant à Hamoir, je suis allé dire bonjour [aux Dumoulin] et leur remettre les compliments de votre part dont vous m'aviez chargé, ce qui leur a causé un réel plaisir et ils ont été surpris quoique bien contents du hasard qui a voulu que je fasse votre connaissance et en même temps l'intermédiaire, tâche que j'ai accomplie avec respect et bien grande joie car je dois m'estimer heureux d'être en relation avec des cœurs cordiaux et d'aussi franche amitié et estime. Puisse le bon Dieu que cela continue ; c'est ce que je souhaite de tout cœur. – Concernant la santé de Mme Adeline, il me semble que l'on s'effraye car, lors de ma visite, elle était débout et je me suis entretenu assez longtemps avec elle. Puisse le bon Dieu que sous peu nous recevions la bonne nouvelle qu'elle est rétablie. Ils attendent avec impatience votre prochaine visite.

Aujourd'hui, je suis de service. Ce n'est pas une très belle fête de Pâques et voilà la 5^e que je passe hors du foyer familial.

Veuillez, Monsieur le Chanoine, avoir l'obligeance de bien recevoir les respectueuses salutations et amitiés de votre dévoué, Remi.

Beverloo, le 21 avril 1919. - Bien cher cousin, (à Saint-Hubert)

C'est avec un bien grand plaisir que je viens m'entretenir un peu avec vous. Vous allez sans doute dire : il est bien resté longtemps de me donner de ses nouvelles ! C'est vrai, bien cher cousin, mais tant de choses se sont passées et qu'il fait encore difficile prévoir la fin. C'est la cause principale de mon long silence. Je croyais toujours d'un moment à l'autre que cela allait finir et que je pourrais aller vous rendre

visite et vous entretenir de bien des choses qui se sont passées car avant la guerre on se plaignait déjà; on ne savait pas considérer ce que c'était que la vie familiale dans son cher pays natal, mais à présent que l'on a souffert pendant 4 ans ½ d'exil et maintenant encore que l'on est toujours soldat, on sait apprécier la juste valeur et la douceur de ce mot «foyer».

Ah! avec quelle joie je verrai arriver ce grand jour de mon licenciement pour pouvoir reprendre la vie et regagner le temps perdu, chose cependant bien difficile car moi, depuis l'âge de 20 ans, je n'ai encore eu aucun plaisir, ni pu travailler pour l'avenir. Enfin, je dois encore m'estimer heureux d'avoir passé toutes ces épreuves et encore être en bonne santé car bien des camarades sont restés là-bas sur la terre maudite.

Maintenant, je suis soldat au camp de Beverloo, compagnie spéciale pour les rescapés. J'y suis rentré le 13 février; je suis de la classe 10 mais je ne sais encore rien concernant mon licenciement. Ma mère a adressé une requête au Ministre pour obtenir un congé sans solde mais il n'y a pas grande avance. Mon frère Joseph a demandé un ajournement pour que nous ne soyons pas tous les deux soldats ensemble. Je termine, espérant que la présente ira vous trouver en très bonne santé et recevez mes meilleures amitiés. Remi.

Edegem, le 23 avril 1919. - Cher cousin,

Comme tu le vois, je ne me suis pas encore arrêté à Anvers, mais je crois que je n'ai pas perdu au change. Je suis dans un petit village de quelques maisons à cinquante hommes, travail et garde au parc des munitions: rien d'effrayant, au contraire! Pour le retour, j'ai autant de facilité qu'à Beverloo, même plus car je peux quitter ici à 11 heures et être à Hamoir au dernier train, ce que je compte faire samedi prochain sauf empêchement. Je ne suis pas encore complètement habillé et ne le serai que la semaine prochaine. A bientôt de tes nouvelles. Présente mes amitiés à Gustave s'il est encore là-bas. Que fais-tu à Beverloo? A dimanche si tu peux obtenir une permission. Ton cousin Jules. (1^{re} batterie)

Beverloo, le 23 avril 1919. - Bien chers cousins (à Hermanne)

Je viens par cette lettre comme au temps jadis nous entretenir un peu ensemble. C'est avec une bien grande joie que j'ai appris que tu étais installée à Hermanne et plus grande encore ma joie en te serrant la main, faire la connaissance de ton aimable mari ainsi que de ta gentille petite fille. Oh! chère cousine, tu auras peut-être trouvé ma conduite un peu froide à ton égard; je croyais retourner pour te retrouver chez moi, mais j'espère que tu me pardonnes, n'est-ce pas chère cousine! Tu sais que lorsque l'on s'amuse avec les autres, le temps passe vite, mais j'espère que bientôt je serai libre de cette charge qui pèse sur moi depuis si longtemps et alors on pourra, comme auparavant, passer de bonnes fêtes familiales. Oh oui, chère cousine, du service militaire, j'en aurai fait 20 mois de service actif, 53 mois de guerre et captivité et 3 mois de nouveau au service, cela fait en bonne arithmétique 76 mois de belle jeunesse perdue sans plaisir et sans aucun bénéfice pour l'avenir, bien au contraire et sans savoir encore combien. Il aurait mieux valu, chère cousine, s'unir à une bonne petite fille et garder les joies du doux nid conjugal, mais espérons que cela pourra encore venir, un peu tard il est vrai, mais on tâchera de rattraper le temps perdu!

Je termine, bien chère cousine et toute la famille, espérant que la présente ira vous trouver en très bonne santé et recevez mes bien sincères amitiés. - Hier, j'ai reçu une lettre de la cousine Marguerite de France à laquelle je vais répondre également. Compliments et amitiés à Emile, Sophie et toute la parenté. Votre cousin, Remi.

Freux, le 24 avril 1919. - Mon cher Remy,

Vraiment, nous n'avons pas de chance! Voilà deux fois que je vais chez toi et chaque fois tu rentres quelques heures après que je sois sorti. Nous finirons pourtant bien par nous y rencontrer une fois. J'espère aller à la messe qui sera célébrée prochainement pour notre ami G. Gathy. Y seras-tu? Ce serait le joint. As-tu beaucoup de choses à me raconter? Tu en auras vu de toutes les couleurs aussi pendant la longue captivité! Enfin, nous reparlerons de tout cela. L'essentiel, c'est que nous ayons échappé sains et saufs de la grande bagarre. Tu auras sans doute aussi été étonné de voir la hâtive décision de ton frère. Ah! mais ils ne lésinent pas tous comme nous sais-tu et ils ont peut-être bien raison! Qu'en penses-tu?

Je finis sans émettre aucune conclusion sur ce sujet parce que c'est très élastique. - Au revoir, mon vieux Remi et au plaisir de te rencontrer bientôt. Je te serre cordialement la main. Ton ami, A. Dutet (?).

Sedan, le 28 avril 1919. - Cher cousin Remi,

J'ai été très satisfaite de ta photo et surtout de voir que tu as bonne mine. Mon cousin de Sedan a été en captivité en Allemagne et nous avons su par lui ce que les prisonniers ont souffert mais le principal c'est d'être libéré. Enfin, c'est fini; n'y pensons plus. Ici on a bien souffert aussi; nous avons mangé des betteraves et du son. Nous avons été sur le point d'évacuer sur la ligne de front mais nous ne sommes pas partis et nous sommes restés tranquilles à Sedan. J'espère que l'année ne passera

pas sans que j'aie revu notre cher pays. Si tu viens nous voir, cela nous fera grand plaisir mais tâche de venir en soldat : je crois que tu ne paieras pas ton voyage. Nous venons de recevoir des nouvelles de Hermanne de Laurence ; je crois qu'elle y est pour un petit temps. Tu sais sans doute que Joseph et Céline sont dans les environs de Paris. Mon frère Albert, après 3 ans de guerre, a repris son poste sur les machines. Papa retravaille à la gare de Sedan. Enfin, tout le monde se remet au travail ; les correspondances sont plus faciles et sont moins longtemps en route. Voilà nos misères finies, ce n'est pas trop tôt !

En attendant de recevoir de tes nouvelles, reçois les bien sincères amitiés de ta cousine Marguerite.



M. le Ministre Paul de Favereau de Jeneret.

Beverloo, le 3 mai 1919. - Monsieur le Ministre, (via Jeneret)

J'ai l'honneur de transmettre ci-jointe ma requête de mise en congé sans solde à Monsieur le Ministre de la Guerre. J'ose espérer, M. le Ministre, que vous accueillerez favorablement ma demande et y donnerez bonne suite. Si cette demande ne pouvait être acceptée, je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez me faire obtenir ne fut-ce qu'un congé de 30 jours pour la moisson prochaine. - Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de mon respectueux dévouement. Remi Bontemps.

« Je soussigné Bontemps Remi Gilles Joseph, brigadier, milicien de 1910 à l'artillerie de la forteresse de la position fortifiée de Liège n° 35130 de la matricule, ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance ma mise en congé sans solde jusqu'à la libération de ma classe. Cette demande est faite en vue de venir en aide dans les travaux agricoles à ma mère, veuve, dont je suis l'unique soutien. » R. Bontemps.

Beverloo, le 4 mai 1919. - Bien cher oncle et chère tante, (à Hermanne)

Je m'empresse par cette petite lettre de venir vous donner un peu de mes nouvelles. Comme vous l'aurez sans doute appris, je suis retourné en petite permission cette semaine, mais pardonnez-moi si je ne suis pas allé vous rendre visite, j'ai dû faire beaucoup de courses. J'ai une fois encore essayé d'obtenir ma mise en congé sans solde ou tout au moins obtenir un congé ; c'est toujours autant de gagné ! J'ai fait ma demande par la voie hiérarchique, avec certificats à l'appui ainsi qu'avec le concours de M. de Favereau. Ici, c'est toujours la même vie. On parle que nous devons tous partir d'ici mais il n'y a encore rien de décidé. Concernant le licenciement des classes, on ne cause plus de rien, mais espérons que sous peu nous aurons la paix universelle depuis si longtemps désirée. Pour le moment, je fais les fonctions de fourrier, un bon petit plan pour ne pas avoir faim.

J'espère que vous vous plaisez toujours bien à Hermanne, que vous êtes à peu près tout installés et que vous avez aussi sans doute fini votre jardin. J'espère donc, bien cher Oncle et bien chère Tante, qu'à mon prochain retour, en faisant la visite double, vous me pardonneriez pour cette fois et en attendant, recevez les bien sincères et respectueuses amitiés de votre neveu dévoué. Remi.



Beverloo - Caserne des soldats.

Beverloo, le 4 mai 1919. - Bien cher cousin, (à Edegem)

Je viens par cette petite lettre m'entretenir un peu avec toi. J'apprends donc par ta carte que tu as encore une fois changé mais, comme tu le dis, tu n'as pas perdu au change car comme tu es, c'est pour être tranquille. Il n'en est pas de même ici car maintenant on est toujours sur le qui-vive. A ce qu'il paraît, nous devons tous partir et par cet effet toute permission est supprimée. Moi, je suis retourné mardi et suis rentré vendredi soir, mais, tu sais, la permission que j'ai reçue était sous-entendue par le 1^{er} chef ; je suis sûr que toi tu auras pu retourner ce dimanche. Si j'avais su que tu retournerais et que la messe du cousin Edouard avait lieu, j'aurais peut-être attendu, mais je me suis dit - et tu le sais aussi bien que moi -, « quand on peut l'avoir, il faut la prendre » ; on ne sait pas l'avenir. Tu me demandes ce que je fais ici maintenant : je fais les fonctions de fourrier. Nous sommes à deux brigadiers. Gustave est à Namur et Lomba est désigné aussi pour Namur. La 11^e part mardi pour Anvers. Il ne reste plus que la 7^e et la 9^e. Tous les jours, il arrive des récupérés d'infanterie. Emile Ringlet est maintenant ici. Pendant ma permission, j'ai assisté à l'enterrement de Clotilde Ninane. C'est très malheureux d'être emporté si rapidement en pleine jeunesse. Quant à Houmart, Thérèse est toujours bien gentille, et Adeline va un peu mieux. J'ai de nouveau adressé une requête à M. le M. de la G. par la voie hiérarchique avec l'appui de M. de Favereau. Tu peux en essayer autant que tu veux ; on ne risque que de gagner un congé, ne fut-ce que 20 jours ! J'ai donné la marche à suivre à mon frère qui t'aura sans doute renseigné à ton retour.

Je termine, cher cousin, espérant que la présente va te trouver en bonne santé et reçois en attendant mes bien sincères amitiés. Ton cousin, Remi.

Ocquier, ce 7 mai 1919. - Monsieur René,

Mon pressentiment ne s'est pas réalisé et, bien au contraire, nous avons été favorisés dimanche dernier d'une belle journée mais je disais cela tellement j'avais peur qu'Amélie ne puisse revenir. Nous avons donc été au concert. Nous nous sommes très bien amusées ; on a joué une pièce nous rappelant le temps où ces mau-

dits boches semaient partout la terreur. Par moment, on était si entassés qu'on étouffait. J'étais bien contente que c'était fini pour sortir. Nous sommes rentrés chez nous de suite en sortant du concert à 10 h. 30. Nous formions une petite société d'Ouffet, de Houmart et d'Ocquier. Pendant le souper, Madame Collard, qui nous attendait, a mis son phonographe en marche qui nous a rendus tous très gais. Après, nous avons dansé. Je me suis mieux amusée chez nous qu'au concert. Nos amis d'Ouffet, qui savent fort bien danser, nous ont beaucoup appris. Que j'étais fatiguée ! Lundi matin, je ne pouvais plus bouger dans mon lit !

En plus, nous avons assisté lundi à une belle cérémonie. On a chanté une messe d'obsèques pour un soldat d'Ocquier mort dans un hôpital au front. L'église était bien garnie : des drapeaux et des roses tricolores partout ; tous les militaires d'Ocquier et même des étrangers en tenue militaire étaient en avant ; quatre soldats étaient à chaque coin où on met le mort. C'était quatre choisis (...) en l'honneur de Baptiste Lomba. Ces cérémonies patriotiques touchent au cœur. Il y avait foule dans notre église. - Nous avons eu, dans l'après-midi de lundi, la visite d'un de nos cousins que nous ne connaissions pas encore ; ils repassaient de Flostoy avec Joseph et Joseph est venu hier nous dire qu'il était remis pour un an, qu'il n'était même pas passé à l'incorporation. Juge de notre joie à tous ! Enfin, comme toujours, Dieu a soin du bien-être des familles. Il a eu bien du courage ; après avoir été à Marche, il nous a prouvé que nous lui tenions à cœur. On rejoue le concert de dimanche prochain en huit. - Je termine car la pendule me dit que je suis restée une demi-heure à parler avec toi. Je vais vite à ma besogne car je suis seule. Les amitiés de toute la famille. Maria.

Beverloo, le 8 mai 1919. - Bien cher frère, (à Houmart)

Je viens par cette lettre m'entretenir un peu avec vous et en même temps donner réponse à votre carte reçue aujourd'hui. Comme vous le voyez, elle n'a guère fait express. Vous auriez dû faire une lettre et la déposer directement à la poste. Les cartes, vous savez, on ne s'en occupe guère.

Je suis bien content d'apprendre que tu es ajourné pour un an. C'est préférable pour nous deux. D'ici un an, ce sera plus facile pour la réforme et on pourra faire les démarches nécessaires. Ici, c'est toujours la même chose. Une bonne partie des hommes sont partis. Moi, je reste ici. Je fais partie des hommes permanents. Faire les fonctions de fourrier, c'est beaucoup de responsabilité, mais il y a aussi beaucoup d'avantages. En attendant le plaisir de vous lire et de vous revoir, recevez les bien sincères amitiés de votre fils, frère, neveu et oncle. Remi.

Turnhout, ce 15 mai 1919. - Mon vieux Remy,

Eh bien, comment cela va-t-il à Beverloo ? Pour ma part, tu sais, je ne suis pas fâché d'en être quitte. Il y a ici 100 % de différence avec là-bas. On est libre tous les dimanches et encore bien en semaine. Ainsi, nous sommes libres depuis hier à 13 h. jusqu'à demain 15 h. Tous les autres sont retournés, mais pour moi c'est un peu loin. Je m'amuse cependant très bien. Y a-t-il encore beaucoup d'hommes à la batterie ? Ecris-moi un mot et reçois une bonne poignée de main de ton ami. Edouard.



Carte postale de Hermanne.

Houmart, le 20 mai 1919. - Cher frère,

Ces quelques mots pour te dire que nous sommes tous en bonne santé, espérant le même de toi. - Les récoltes ont une très belle apparence mais malheureusement nous avons souvent de la bise. Lucien est appelé demain à Arlon à cause de sa réclamation qu'il avait faite au sujet de son service militaire comme soutien de culture et de famille. Il a été incorporé à Marche pour ... (?). Nous avons l'intention d'aller dans les Flandres l'un de ces jours avec Lucien Beaudoint. Nous irons au cimetière où Jules Philippart est enterré. - En attendant de tes nouvelles, reçois, cher Frère, les amitiés de toute la famille. Ta noire vache a donné son veau hier : une très belle génisse. La vieille blanche avait fait une génisse il y a quelques semaines. Ton frère Joseph.

Beverloo, le 1^{er} juin 1919. - Bien chers Parents, (à Houmart)

Je viens par cette petite lettre m'entretenir un peu avec vous. Je dois d'abord vous dire que je suis arrivé en très bonne santé. Mon voyage s'est très bien effectué. J'ai eu correspondance directe sur toute le trajet. Je suis arrivé ici à 8 h. ½ et je suis à nouveau rentré dans mes fonctions.

Il fait chaud à Houmart mais c'est encore pire ici ; espérons que bientôt nous aurons la pluie bienfaisante. Quant à l'explosion, il n'y a rien de grave, rien que des dégâts matériels. J'ai encore reçu de bonnes nouvelles mais cela traîne beaucoup. Espérant que la présente ira vous trouver en très bonne santé, recevez bien tous mes meilleures amitiés. Remi.

Beverloo, le 1^{er} juin 1919. - Cher ami, (à Chaudfontaine)

Depuis bien longtemps, j'attends de tes nouvelles en réponse à ma dernière lettre. Le papier serait-il si cher que ça à Chaudfontaine ? Tu n'es pas cependant devenu avare, quoi ! Quel est ton passe-temps là-bas ? Retournes-tu souvent chez tes parents ? J'ai parlé avec beaucoup de gens des environs de Gedinne. Moi, je suis tou-

jours ici à Beverloo. Maintenant, je suis fourrier et j'attends mon licenciement d'un jour à l'autre. En attendant de tes bonnes nouvelles, reçois mes amitiés. Gabriel est à Bruxelles; tous les autres de notre classe sont dans les Flandres. Remi.

Ocquier, le 5 juin 1919. - Monsieur Remi,

Quoi de plus doux que de converser quelques instants avec toi! Oh!, crois-moi, c'est mon plus doux passe-temps. Je suis heureuse d'apprendre que ton voyage s'est bien passé. Je croyais que tu aurais manqué ton train. Nous sommes rentrés samedi à Ocquier vers 7 h. 30. Comme nous t'avons évoqué en revenant, le chemin nous a semblé long. J'avais beaucoup plus de place mais j'étais encore mieux en étant un peu serrée. Je me suis très bien amusée au concert mais il a été un peu long: depuis 5 h. jusqu'à 12! Ton départ à Houmart nous a pris une partie de notre gaieté. Je n'osais me demander pourquoi, mais je l'ai vite deviné, va! - On m'a invitée à Ouffet dimanche prochain. Maman permet que j'y aille en compagnie de Sylvie. Reçois les amitiés de toute la famille. Maria.

Beverloo, le 16 juin 1919. - Bien chers Parents (à Houmart)

Je viens par cette petite lettre m'entretenir avec vous et m'informer un peu; je crois qu'à Houmart il y a peu de nouvelles car je n'en reçois guère, mais je comprends: sans doute que maintenant, vous êtes en pleine fenaison et que vous avez du travail tant que vous voulez. Moi aussi, je voudrais travailler avec vous! Ici, c'est toujours la même chose. Depuis 8 jours, on parle de nous remettre dans nos anciennes positions. Je viens d'obtenir un chevron d'ancienneté (0,10 cts en plus par jour plus les arriérés de solde). Espérant que la présente ira vous trouver en très bonne santé, recevez bien tous mes meilleurs embrassements. Remi.

Renseignements divers:

Soupes reçues pendant ma captivité:
soupe aux rutabagas, aux betteraves fourragères, aux choux, aux féveroles, au maïs, aux mange-tout, aux pommes de terre non épluchées, au millet, au froment, au gruau d'avoine, aux boudins, aux kip-kap, aux poires/prunes, à la panse de vache, aux fécules, à l'orge, à la choucroute.

Effets militaires reçus:

- à Liège, le 13 février 1919: 1 chemise, 1 chemisette, 1 paire de chaussettes, 1 couverture;
- puis à la 10^e bat. à Beverloo: 2 paires de chaussettes, 2 caleçons, 1 essuie-main, 1 gamelle, 2 mouchoirs, 1 pantalon, 1 sac à avoine, 2 paires de bottines, 1 chemise;
- reçu à la 10^e bat. à Beverloo le 19 février 1919: 1 sac à paille, 2 couvertures, 1 paire de souliers, 1 paire de chaussettes, 1 chemise, 1 flanelle, 1 plaque d'identité, 1 cuiller, 1 fourchette;
- reçu le 5 mars à Beverloo: 1 pantalon toile, 2 chemisettes, 2 caleçons, 2 mouchoirs de poche, 1 gamelle, 1 sac;
- reçu le 19: 1 capote, 1 pantalon de drap, 1 chemise, 1 chemisette, 1 éponge, 3 brosses.

Un tout grand merci à la famille Bontemps pour l'aide apportée à la mise en ligne de ce journal et plus particulièrement à Mme Vve Ghislaine Bontemps-Lawalrée, à son fils M. Philippe Bontemps (bourgmestre de Durbuy), à Mme Vve Marie Bontemps-Evrard, tous trois de Houmart.

Houmart le 19 juin 1919. - Cher frère, (à Remy)

En réponse à ta lettre d'hier, je puis te dire que nous sommes en parfaite santé, espérant que la présente te trouvera de même. Je suis sûr que tu as appris la mort d'Adeline Dumoulin de Hamoir; maman a été à l'enterrement. - Jules Borlon doit rentrer l'un de ces jours pour un congé de 20 jours. La fenaison se fait toute seule mais malheureusement il n'y a pas grand-chose à faire. Notre nouveau curé fait la procession dimanche à Houmart. Nous nous apprêtons à faire un bel autel. Il a parlé dimanche dernier de la congrégation du Saint-Sacrement mais il veut faire beaucoup plus d'affaire que l'autre curé. Je ne sais s'il ne renversera pas! En attendant le plaisir de recevoir de tes nouvelles, reçois cher frère les amitiés de toute la famille. Ton frère J. Bontemps.

Houmart, le 6 juillet 1919. - Cher copain (à Barchon) [Joseph Balthazar]

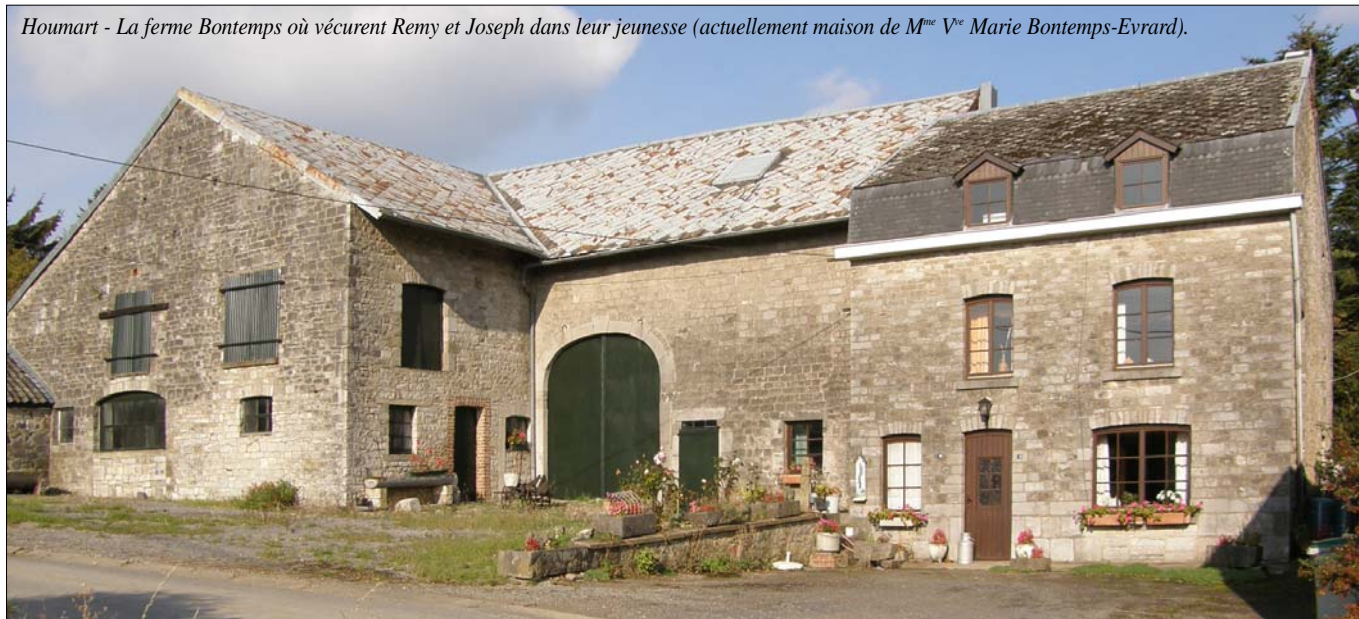
Quelle nouvelle? Encore quelques jours et la délivrance depuis si longtemps attendue. Tu ne seras pas content sans doute ou la petite non plus! Encore combien de jours avant les noces? Moi, je suis en congé jusqu'au 29 et encore 3 jours «est qui hée» (?).

Quant à la petite, le malheur est arrivé: sa sœur est morte le 2 juin. - En attendant le plaisir de te revoir, reçois cher Joseph mes sincères amitiés. Remi.

Houmart, le 6 juillet 1919.

Aussi écrit une carte à Auguste Delvenne, à Gustave Longrée, à Lucien Halleux, à Edmond (?); une lettre à Victor Huberty à Beverloo.

Houmart - La ferme Bontemps où vécurent Remy et Joseph dans leur jeunesse (actuellement maison de M^{me} V^{ve} Marie Bontemps-Evrard).



La mort ne surprend pas le juste



Pourquoi nous l'enlever si jeune ? Par ce que c'est vous, Seigneur, qui avez agi selon votre divine volonté.

Elle avait puisé au sein d'une famille chrétienne les principes de foi et de piété qui la guidèrent toujours pendant sa courte vie. Elle communiait au moins chaque Dimanche ; sa dévotion filiale envers la Ste-Vierge était remarquable ; sa noble ambition c'était de se voir une mère entourée d'une belle et large couronne d'enfants et son rêve chrétien c'était d'en consacrer le plus possible au service des autels et à la vie religieuse. Sa mémoire sera toujours chère à ceux qui l'ont connue.

Elle s'est endormie avec cette résignation et ce calme surnaturels qui sont pour ceux qui vont à Dieu, la plus précieuse des grâces et pour ceux qui restent la plus douce des consolations.

Au revoir, cher époux, qui pendant 6 années bien courtes, avez partagé mon bonheur et mes joies mes espérances et mes souffrances. Je vous quitte en vous confiant nos quatre petits enfants chéris mais je reste en esprit au milieu de vous.

Mes enfants, consolez votre père ; rendez-lui par votre sincère affection, tranquilles et heureux ses derniers jours ici-bas.

Du haut du Ciel, patrie véritable des âmes, je ne vous oublierai pas, je veillerai sur vous.

Au revoir chers parents, et vous tous que j'aimais. Courage donc, espoir et patience et un jour nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter.

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel. Marie Reine du Clergé donnez-nous des prêtres et des religieuses.

R. I. P.

A. Maréchal, rue Hors-Château, 4, Liège.

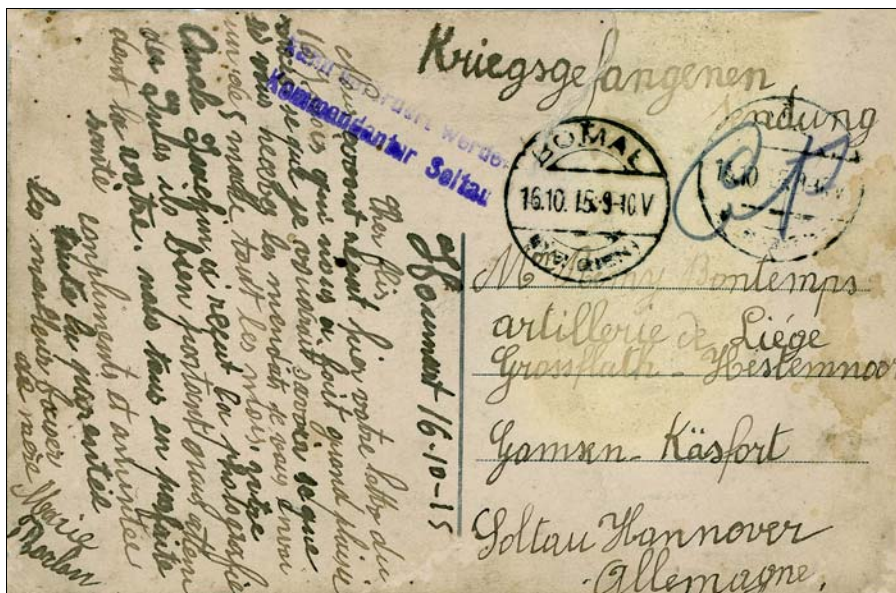


Ci-dessus: verso du souvenir pieux de Maria Delbovier, épouse de Remy Bontemps; à droite: Remy Bontemps entouré de ses quatre enfants (de g. à dr.: Joseph, Valentin, Valentine et Jules).

Ci-contre: photo de famille des Bontemps (Remy est assis à l'avant-plan droit).

Ci-dessous: machine à battre le grain dans la cour de la ferme Bontemps (ce fut le gagne-pain de la famille); à droite: photo d'identité de Remy Bontemps à la fin de sa vie.





Carte postale envoyée à Remy Bontemps par sa maman (Marie Borlon) le 16 octobre 1915 alors qu'il est prisonnier en Allemagne. Ci-dessous : recto de la carte (village de Hermanne).



L'Armistice

11 Novembre 1918

Jour mémorable ! Ô jour de délivrance !
Reste à jamais imprimé dans nos cœurs.
Il est marqué d'un terme à la souffrance
Et du grand Sceau des glorieux vainqueurs.

Belges vaillants, peuple de sacrifice,
Flamands, Wallons, frères dans l'Unité,
Célébrons tous le suprême Armistice,
Qui nous rendit la Paix, la Liberté.

Après quatre ans d'horrible barbarie
Et de terreur et de mort et de deuil,
Il rouvrit à nos Braves la Patrie,
Ferma la guerre et son vaste cercueil.

Sortez, drapeaux ! Sonnez, cloches joyeuses !
Ce jour rappelle un triomphe éclatant Contre
l'Empire aux trames odieuses,
Qui se couvrait et de honte et de sang.

Mais en louant la Mémoire immortelle
De nos Héros pleins d'honneur, de vertu,
Courbons nos fronts à l'heure solennelle
Où l'on célèbre un Soldat inconnu...

Acclamons tous notre vaillante Armée
Et son grand Chef, aimé de ses soldats ;
Ils ont sauvé la Belgique alarmée...
Que Dieu toujours les protège ici-bas !

Jour mémorable ! ô jour de délivrance !
Reste à jamais imprimé dans nos cœurs.
Il est marqué d'un terme à la souffrance
Et du grand Sceau des glorieux vainqueurs.

Huy, 11 Novembre 1922.

L. F.

FLAMANDS, WALLONS

Belges, chantons : Dieu reçut nos serments !
Les vieux échos de basses infamies,
Pour diviser les Wallons, les Flamands,
En font encor deux races ennemies.
Halte-là ! sur nos bataillons
Le même étendard flotte et brille.
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille.

Flamands, Wallons, en secouant les fers
Dont les chargeait le Temps aux mains ridées
Ont su traduire en langages divers
Les mêmes lois et les mêmes idées :
Sur la liste des nations
Un nom de plus se grave et brille.
Soyons unis, etc.

Pour agrandir quelques vastes États,
Si contre nous l'on brûlait une amorce,
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats
Au cri sacré : L'union fait la force !
Qui de nous craindrait les canons !
Dans les cieux la liberté, brille !
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille.

ANTOINE CLESSE

PREMIER MODÈLE

COMMISSION N° 1.

Loi du 2 Juillet 1932

ANNEXE N° 3.

LIÈGE, le 28 NOV. 1934 193

ATTESTATION

Par ma décision en date du 28 NOV. 1934, j'ai accordé un chevron de front (supplémentaire) (1) au brig. mil 10 - Bontemps, Remy Jilles, Joseph
né à O. chagne, le 18-10-1890, qui a été fait prisonnier après avoir usé de
tous les moyens de défense mis à sa disposition, alors qu'il appartenait au 1^{er} B. P. (Fort d'Evergnel)
n° 9115 de la matricule, du 154.

Si l'intéressé a atteint l'âge de 45 ans, sa demande de rente doit être adressée depuis les 6 mois à M. le Ministre de la Défense Nationale, Administration des Pensions Militaires, Avenue Galilée n° 3 à Bruxelles, celles qui ont été introduites antérieurement à la date de la décision d'octroi du chevron, ne sont plus valables.

Le Général-Major DENAYER
Président de la Commission,

(1) Pour les militaires déjà titulaires de chevrons de front par application de la loi du 25 août 1919.

NOTES: 1. L'ATTESTATION EST ÉMISE EN UN SEUL EXEMPLAIRE. 2. L'ATTESTATION EST ÉMISE EN UN SEUL EXEMPLAIRE. 3. L'ATTESTATION EST ÉMISE EN UN SEUL EXEMPLAIRE.

Attribution d'un chevron de front à Remy Bontemps en novembre 1934.